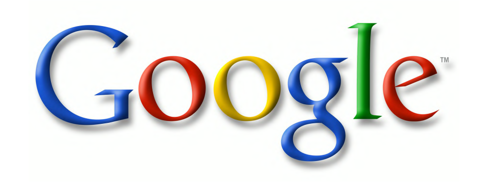
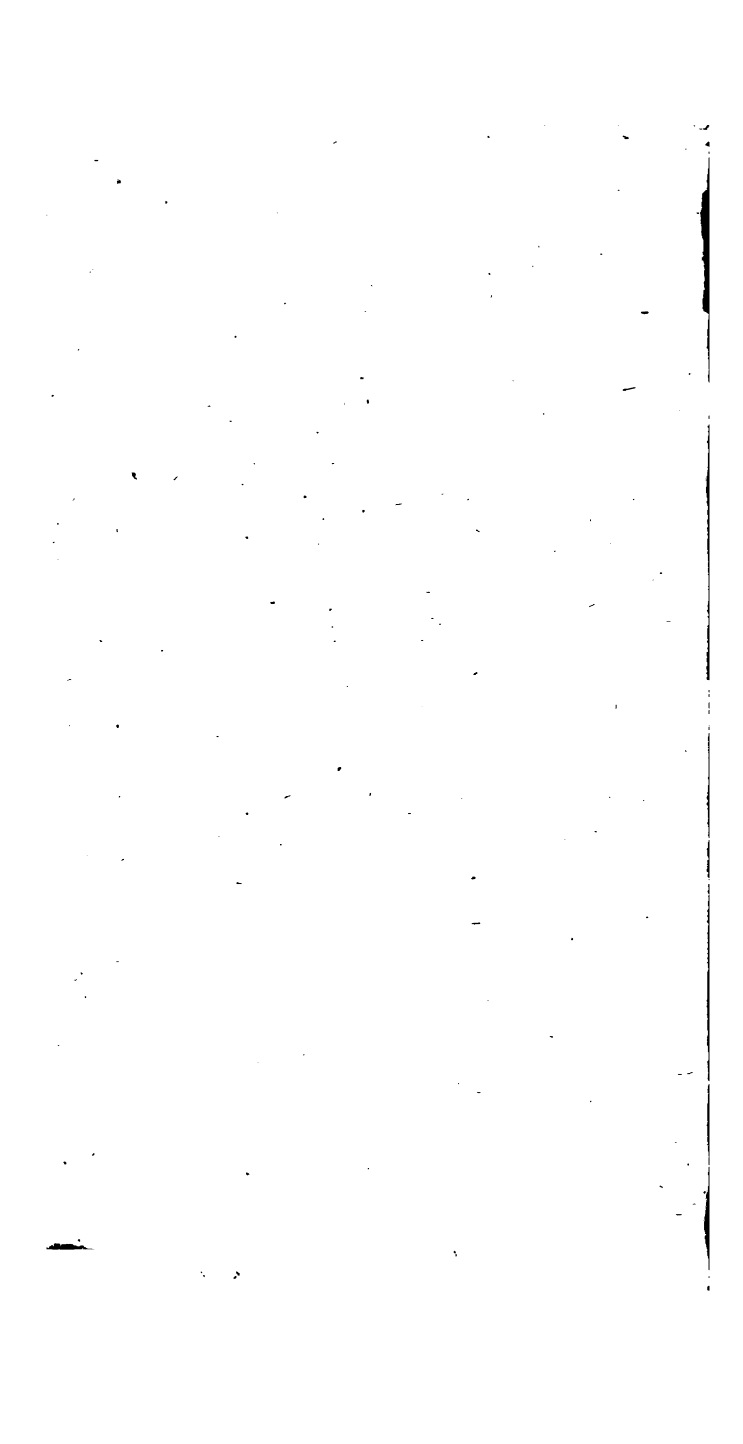
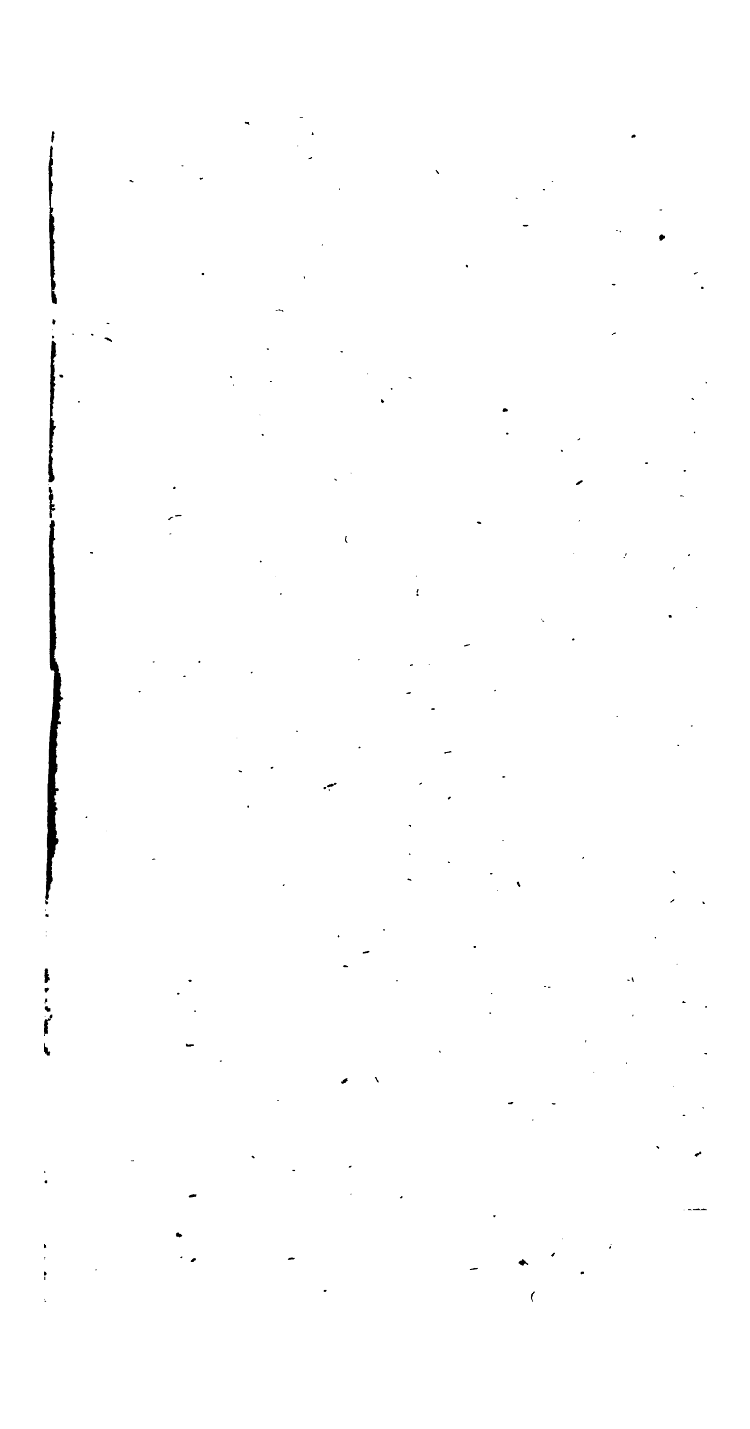



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE







HISTOIRE
DU
PRINCE TITI.
A. R.

TOME TROSIE'ME.



A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti, à la Croix d'or.

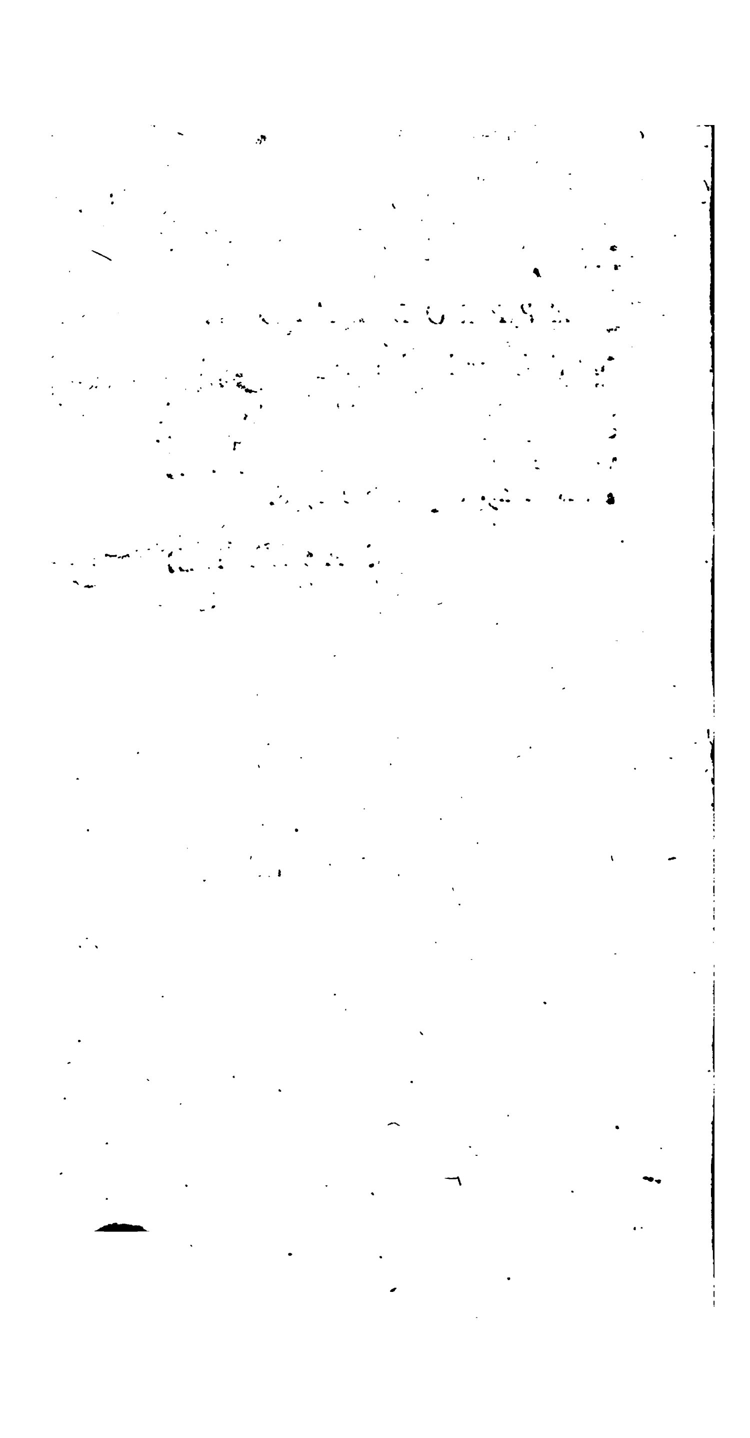
M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le quatriéme, cinquiéme, sixiéme & septiéme Livre de l'*Histoire du Prince Titi*. A Paris le 23. Septembre 1736.

LASERRE.





HISTOIRE DU PRINCE TITI.

LIVRE SIXIE'ME.

Contenant ce qui se passa jusqu'au départ des deux Rois, pour le Camp qui s'étoit formé contre TRIPTILLON.

LE soleil étoit déja levé; toute la Cour alla dans les jardins, & ensuite dans le parc examiner l'ouvrage de la Fée. Madame ABOR qui se retiroit ordinairement pour aller

[illegible]

[illegible] grande [illegible]

[illegible] grande [illegible]

[illegible] Dames [illegible] prétextes. [illegible]

recevoit tous avec tant de bonté, qu'il n'y en eût aucun à qui il n'eût l'attention de parler, & même de dire quelque chose d'obligeant, quand l'occasion s'en présenta. Aussi personne ne sortit d'auprès de lui qu'avec un redoublement de respect & d'attachement pour un si grand Prince.

Tout ce qu'on appelloit dans la Province Marquis, Vicemarquis, car il y en a dans ce païslà, Comtes, Vicomtes, Barons, firent de leur mieux pour paroître des Seigneurs & par leur maintien, & par leur équipage; & il arriva ce qui arrive partout, c'est que ceux qui l'étoient le moins, affectoient le plus de le paroître. Les autres Gentilshommes, parmi lesquels il s'en trouvoit qui croïoient que leur nom n'avoit pas besoin d'être précédé d'aucun titre, ne negligerent pas non

plus d'y venir : ils se renfloient pour contrecarrer les Comtes & les Marquis, qu'ils regardoient comme une Noblesse moderne. Il seroit inutile de nommer ici toutes les personnes qui parurent à la Cour ; la plupart, quoique de bonne Maison, ne méritent pas qu'on en parle : c'étoit des Nobles Cassaniers qui joüissoient de leur loisir avec fort peu de dignité ; c'est tout ce qu'on en peut dire.

Les Princesses avoient cru que tout ce monde troubleroit les plaisirs qu'elles goûtoient dans la petite maison : cela la rendit moins agréable sans doute ; cependant comme il faisoit très-beau tems, qu'on étoit presque toujours dans le parc, où on pouvoit par l'agrément de la promenade écarter l'ennui de cette sorte de Courtisans ; qu'aucun ne man-

gea à la table du Roi, & que tous les ſoirs ils retournoient chez eux ou chez leurs amis; cette variété de gens ne les incommoda pas autant qu'elles avoient cru. Cela ſervit même quelquefois à les divertir; car outre le plaiſir qu'elles prenoient ſoit à conſidérer les airs, les mines, les ajuſtemens extraordinaires de tous ces Provinciaux ou Provinciales, ſoit à leur faire tenir des diſcours, où quand les Princeſſes trouvoient du bon ſens & de la politeſſe, elles étoient d'autant plus ſurpriſes, qu'elles s'y attendoient moins; c'eſt qu'elles faiſoient reſter auprès d'elles un Gentilhomme de la Province, qui la connoiſſoit à merveille, & qui étoit naturellement cauſtique, auſſi-bien que le Duc de VAERVIR, & que ce Gentilhomme ne manquoit pas une occaſion de divertir les Prin-

cesses aux dépens de ceux qu'il pouvoit. Voïez-vous celui-ci qui fait tant l'important, leur disoit-il ? C'est un profond politique qui réforme sans cesse le gouvernement, c'est l'oracle de son canton, & un des beaux esprits de la Province ; il reçoit toutes les semaines la Gazette, & tous les mois le Mercure Galand ; ce sont ses profondes lectures. Depuis qu'il est au monde, il a deviné plus de trente énigmes, & presqu'autant de logogrifes. Voyez-vous celui-là, dont les cheveux mal arrangés commencent à grisonner ? Il étoit sans contredit d'une des meilleures Maisons de la Province ; mais il en étoit si vain, qu'il méprisoit presque toutes les autres. Il est arrivé qu'il est maintenant douteux s'il en est : car on s'est dit d'abord en confidence qu'il n'en étoit pas ; ensui-

te on a dit qu'il étoit vrai qu'il en étoit, mais que c'étoit du côté gauche ; & ce gros homme que vous voïez vis-à-vis, eſt ſoupçonné d'avoir donné cours à tous ces bruits, parce qu'il eſt lui-même le fils d'un Meunier, & qu'il prétend deſcendre d'un Connétable. Cet autre, dont le nez boutonné vous annonce aſſez l'uſage qu'il fait de ſa cave, eſt auſſi un homme d'aſſez bonne Maiſon pour qu'on n'en connoiſſe point l'origine : il n'y a cependant point d'illuſtration, parce, dit-il, que ſes peres n'ont eu que de la droiture & de la valeur : c'eſt un homme d'un ſi bon ſens, qu'il prétend qu'un honnête homme n'a pas beſoin d'étude ; & il eſt ſi fort perſuadé que les Livres ne ſervent qu'à gâter l'eſprit, qu'il ne veut avoir rien d'imprimé chez lui que l'Almanach du Laboureur. Il a

un fils qui s'eſt aviſé d'aimer les Lettres, & qui de plus a fait quelques Tragédies qui ſont bonnes; il dit qu'il faut que ſa femme ait forligné, qu'il n'y a jamais eu de Poëte dans ſa famille, & que quand ce jeune homme ſeroit ſon fils, il le déshériteroit, puiſqu'il déroge. Il n'a pas tout-à-fait tort, dit le Duc de VAERVIR; de la façon dont on fabrique aujourd'hui des Livres, il eſt certain que la qualité d'Auteur encanaille. Cela eſt vrai, reprit le Baron de FRYLINGUA, c'eſt le nom du Gentilhomme; mais ſi ſon fils a une fois eu du goût pour les Lettres, & qu'il ait eu la maladie d'écrire, croïez-moi, il ſe laiſſera plutôt déshériter, que de n'écrire plus.

Les Princeſſes avoient prié FRYLINGUA d'être toujours auprès d'elles ſoit au cercle, ſoit à la

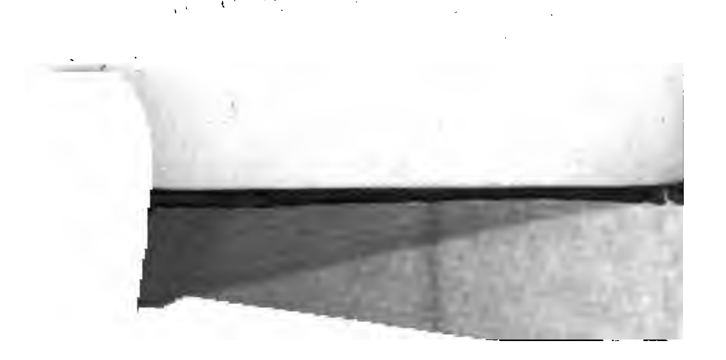
promenade, tant que la complaisance du Roi permettroit que ces Messieurs vinssent lui faire la cour.

Un jour que FRYLINGUA s'étoit fait attendre : Vous venez bien tard, lui dirent-elles, le cercle est aujourd'hui plus nombreux qu'il n'étoit hier. Voïez combien d'hommes & de femmes ; & vous nous laissez ici sans nous instruire. Par où voulez-vous que je commence, leur demanda-t-il ? S'il m'étoit permis de parier contre Vos Altesses, je gagerois que c'est par ce beau Marquis que voilà au haut bout avec ces deux femmes & cet homme vêtu de rouge. Commencez par où vous voudrez, lui dit GRACILIE ; mais commencez. J'obéïs, MADAME, répondit le Baron de FRYLINGUA. Cet homme vêtu de rouge avec des galons d'argent sur toutes les tail-

les, eſt Monſieur le Marquis de RABABOU, mari de cette Dame qui eſt auprès de lui, & qu'on appelle par conſéquent Madame la Marquiſe de RABABOU, & pere de cette jeune Demoiſelle couleur d'olive, qu'on nomme de même Mademoiſelle de RABABOU. Si je ſçavois la quatriéme partie de ce que cet homme ſçait ſur la chaſſe, les chevaux & les chiens, je pourrois pendant dix ans avoir l'honneur d'entretenir tous les jours Vos Alteſſes de chiens, de chevaux & de chaſſe; car il y a plus de quarante ans qu'il en parle ſans ceſſe, & il n'eſt pas prêt à finir. A l'heure qu'il eſt, le voilà qui parle au Roi; écoutez, je ſuis sûr que c'eſt de chaſſe. Cela étoit vrai. Ce beau jeune homme que vous voïez entre Madame & Mademoiſelle de RABABOU, continua le Prince,

se nomme le Marquis d'IRIDIS. Madame la Princesse de BLANCHEBRUNE connoît bien ce nom-là : Et moi aussi, dit GRACILIE, en l'interrompant : je sçai que sa Maison se prétend la premiere du Roïaume, que ses armes sont d'azur avec un globe en abysme qui représente la terre surmonté d'un arc-en-ciel accolé d'un homme assis glissant à droite. Voïez si je la connois. Très-bien, MADAME, répondit le Baron. Il alloit poursuivre ; mais le Roi sortit pour aller dans le jardin, où tout ce qu'il y avoit de monde au cercle le suivit, & où les Princesses, le Baron & le Prince de VAERVIR reprirent leur conversation. Le Baron continua ainsi : Ce Marquis, MADAME, qui se croit de meilleure Maison que nos Rois, est, ainsi que Vos Altesses peuvent en ju-

ger, un des plus beaux hommes & des mieux faits qu'il ſoit poſſible de voir ; il chante & danſe dans la perfection, fait joliment des vers, a l'eſprit très-cultivé, vif, enjoüé dans la converſation, rien ne lui manque que d'être honnête homme ; c'eſt d'ailleurs le contraire du Marquis de RABABOU : celui ci eſt toujours à la chaſſe, & celui-là n'y va jamais par la crainte de ſe haler. Mais pendant que le Marquis de RABABOU néglige ſa femme pour le plaiſir d'aller tuer des bêtes, Monſieur le Marquis d'IRIDIS paſſe les journées entieres avec Madame & Mademoiſelle de RABABOU, auſſi aſſidu à leur lire des Romans, des Comédies, & tels autres Ouvrages édifians, qu'elles ſont attentives à l'écouter. Les médiſans prétendent que le but de Monſieur le Marquis eſt de plaire à



Mademoiſelle de RABABOU, fille unique, & qui joüit déja de plus de trois mille ginguets d'or de revenu qu'une de ſes tantes lui a laiſsé ; mais ils diſent que quoique ce ſoit un des plus beaux hommes du monde, Mademoiſelle de RABABOU l'aime très-peu, & Madame de RABABOU beaucoup ; ſur quoi ils ajoutent, continua le Baron, que quoiqu'il ſoit naturel qu'une fille ſuive les exemples de ſa mere, Madame la Marquiſe de RABABOU feroit beaucoup mieux de ſuivre en ceci Mademoiſelle ſa fille. Mais de quelque façon que la choſe tourne, le Marquis eſt bien habile, & je ſuis sûr qu'il tirera bon parti de ſes aſſiduités. Comment à ſon âge, demanda GRACILIE, & récrépie de blanc & de rouge autant qu'elle eſt, cette femme peut-elle s'imaginer de plaire à un jeune

homme aussi bien fait que le Marquis d'IRIDIS ? Comment, reprit le Baron ? C'est qu'elle le souhaite, qu'elle ne se voit pas telle que vous la voïez, & que le Marquis lui dit qu'il la voit telle qu'elle voudroit ou se croit être. Je ne sçai pas comme il la voit, dit alors le Duc de VAERVIR ; mais je sçai bien qu'avec son gros nez blanc & ses deux jouës peintes en rouge son visage me paroît comme un navet entre deux betterâves. A cette comparaison, qu'on appelleroit une arlequinade, si elle n'avoit été faite par un aussi grand Seigneur, la Princesse GRACILIE fit un éclat de rire qui surprit ceux qui suivoient le Roi, & qui la surprit elle-même ; mais il partit si promtement, qu'elle n'eut pas le tems de la réflexion. Ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est qu'il n'étoit pas impossible que la Mar-

quiſe de RABABOU ne devinât qu'elle faiſoit le ſujet de leur converſation : elle avoit pu remarquer que les Princeſſes, le Duc & le Baron avoient ſouvent jetté les yeux ſur elle ; mais ſe croïant aimée du plus bel homme du Roïaume, elle étoit bien éloignée de croire que ſon nez fût comme un navet entre deux betteraves.

Le Roi marchoit entre elle & la Vicomteſſe de WORTHFRAW. C'étoit une grande femme, de la plus belle taille du monde, les traits peu réguliers, mais l'air noble & ſpirituel. Elle étoit veuve ſans enfans, & joüiſſoit de plus de vingt mille écus de rente. Elle a plus de quarante ans, dit le Baron de FRYLINGUA, & n'a pas été inſenſible aux charmes du Marquis d'IRIDIS. Il y a été attaché pendant près de deux ans ; il n'a pas tenu à elle qu'il n'y ait

été attaché pour la vie : mais c'eſt une Dame qui a beaucoup de raiſon & de nobleſſe dans les ſentimens ; elle n'a pas cru que les charmes de la figure, ni la grandeur de la naiſſance puſſent ſeuls juſtifier le choix d'une femme comme elle. Elle a voulu faire paſſer juſques dans le cœur du Marquis les ſentimens d'honneur & de vertu qui ſont dans le ſien ; elle y a travaillé : mais quelques ſoins qu'elle ait pris, quelqu'art qu'elle ait emploïé, elle a eu le chagrin de voir au travers du bandeau de l'amour que ſes peines étoient inutiles, & elle a eu le courage malgré l'amour qui l'avoit prévenuë, de bannir le Marquis de chez elle. Tout le monde a vû la conduite de la Vicomteſſe, elle a été claire, nette. Rien ne lui a fait plus d'honneur, ne fait plus de tort au Marquis, & ne feroit plus de hon-

te à Madame de RABABOU, si elle sçavoit combien ses liaisons avec Monsieur d'IRIDIS la déshonorent, n'y eût-il même que de la simple amitié. C'est dommage, dirent les Princesses, qu'un homme d'une si haute naissance, qu'un homme si extérieurement aimable aïe si peu de sentiment.

Ce grand homme sec en habit bleu & en bas rouges, qui marche si droit le pied en dehors, reprit FRYLINGUA, est un Baron amoureux, fou de la Vicomtesse, & qu'elle a aussi banni de chez elle, quoiqu'il soit un peu de ses parens, même nom & mêmes armes. Pourquoi cela, dit BLANCHEBRUNE? Parce qu'il est d'un caractere trop doux, répondit le Prince; que Vos Altesses ne s'y trompent point, il a l'air d'un Rodomont, & il parle autant de guerre, que le Marquis

de RABABOU parle de chaſſe. Cependant il n'a jamais ſervi que trois mois dans le Régiment d'un de ſes oncles, qui le renvoïa à cauſe des diſpoſitions pacifiques qu'il remarqua en lui, & qui ont toujours continué. Il y a quatre ans que parlant avec mépris des gens de robe, un Conſeiller le prit au bouton, en lui diſant qu'il y avoit des tems où un homme de robe pouvoit porter l'épée, & qu'il le regarderoit comme un lâche s'il ne l'obligeoit à la prendre. Ce que ce Baron n'a point fait, ſoit qu'il aïe regardé au-deſſous de lui de ſe meſurer avec un homme de robe, ſoit qu'il aïe trop craint la Juſtice pour ſe riſquer avec ceux qui lui appartiennent. Comment cet homme oſe-t-il paroître, dirent les Princeſſes? Pourquoi ne paroîtroit-il pas, MESDAMES, répondit le Baron, puiſqu'il n'a

marqué que de la fierté ou de la prudence ? Cependant soïez persuadées qu'il est la terreur des Païsans voisins, & que ses Vassaux craignent plus son bâton que la taille.

TITI avoit ses raisons pour abreger la durée du cercle dans les appartemens. BIBI n'y paroissoit jamais ; elle étoit toujours dans le parc ou dans le jardin lorsqu'elle ne pouvoit être avec son cher Prince. Il la trouva dans un bosquet avec le Roi de FORTESERRE, le Duc & le Prince de FELICIE, une des Dames d'honneur, & Monsieur le Chevalier de TOBIFONDE que TITI avoit résolu de ramener à la Cour.

Monsieur le Chevalier de TOBIFONDE étoit un homme de qualité de cette Province, qui avoit été Grand Trésorier sous le feu

Roi. Véritablement zelé pour le bien du Roïaume, il avoit donné à SA MAJESTÉ' un projet dont l'exécution augmentoit les revenus de l'Etat, & soulageoit considérablement le peuple. Le projet étoit si simple, si clair, & si judicieux, que GINGUET l'avoit approuvé ; mais les gens d'affaires firent présent à la Reine d'une somme si considérable, qu'elle en empêcha l'exécution. Le Chevalier remit sa Charge, & se retira dans ses Terres. On ne peut mieux faire son éloge que le fit ABOR en le présentant à TITI : SIRE, dit-il, *voilà un Grand Trésorier du feu Roi votre pere. Les gens d'affaires firent échoüer ses bons desseins ; il remit sa Charge, & se trouva moins riche de vingt-cinq mille ginguets d'or que lorsqu'elle lui fut donnée.*

Lorsque TITI fut entré dans

le bosquet avec sa suite, tous les yeux se porterent si naturellement vers BIBI, que les Dames mêmes n'en pouvoient détourner leurs regards. On auroit dit qu'elle étoit Reine, & que les deux Rois & toute leur suite lui composoient un cercle. Quelque chose qu'on dît ou qu'on fît, les yeux revenoient toujours à elle. On ne pouvoit s'empêcher d'admirer la beauté de cette charmante fille; son air de fraîcheur, sa taille, sa modestie. Ceux qui sçavoient qu'elle devoit être Reine, souhaitoient qu'elle le fût déja; ceux qui ne le sçavoient pas, jugeoient tous qu'elle méritoit de l'être. Les Gentilshommes de la Province qui n'étoient pas mariés, regretoient de ne l'avoir pas connue lorsqu'ABOR y vivoit dans un état de médiocrité voisin de l'indigence; mais

il n'y en eut aucun à qui il ne vînt dans l'eſprit, que puiſque le Roi logeoit dans la petite maiſon, il étoit impoſſible qu'il ne fût devenu amoureux d'elle. Madame la Marquiſe de RABABOU, ne put s'empêcher comme les autres d'admirer dans ſon cœur la beauté de BIBI ; elle convint avec le Marquis qu'elle étoit belle ; mais elle ajouta qu'avec toute ſa beauté, elle avoit pourtant quelque choſe de déplaiſant dans le viſage, & qu'elle ne lui croïoit point d'eſprit. Elle avoit vû le Marquis d'IRIDIS la conſiderer avec admiration ; la pauvre Marquiſe en avoit été inquiette, & ne penſoit pas que c'étoit profaner BIBI que de la regarder avec des yeux qui avoient pû voir avec plaiſir la Marquiſe de RABABOU.

Depuis que le Roi de FORTE-

SERRE étoit dans la petite maison, il n'avoit point été à la chasse, dont il se soucioit peu, & qu'il sçavoit que TITI n'aimoit pas. Cependant un Seigneur qui demeuroit à trois lieuës de-là, aïant vanté aux Rois son équipage de chasse, on proposa une partie qui fut acceptée pour le lendemain.

L'heure du dîner s'approchoit, & on reprit par une longue allée de traverse le chemin de la maison. On apperçut à quelque distance, un homme qui venoit avec peine. Le Prince de FELICIE qui avoit la vûë bonne, le reconnut, & marcha vîte au devant de lui. C'étoit un vieux Capitaine de Dragons, qui après le désordre que FORTESERRE avoit causé à l'Armée de GINGUET dans la bataille où TITI acquit tant gloire, s'étoit joint à la suite de ce Prince, & ne l'a-

voit point quitté. Il combattoit à ses côtés lorsque TITI fit prisonnier FORTESERRE; il avoit reçu à cette bataille un coup auprès du genou dont il étoit resté boiteux; un autre dans le corps qui l'obligeoit à porter une canule; un coup de sabre qui lui avoit emporté un morceau de la jouë, & un autre qui lui avoit coupé le bras gauche à trois doigts de l'épaule. Il avoit emploïé le peu de bien qu'il avoit eu de patrimoine, à acheter une Compagnie, & à se maintenir dans le service. Hors d'état de continuer un métier qui lui avoit été si funeste, il avoit demandé une pension; le feu Roi lui avoit accordé cent écus, qu'il mangeoit dans la Province voisine, avec un neveu fils de son frere qui avoit été tué dans la même bataille. Cet Officier hors d'état de

donner

donner à son neveu l'éducation qu'il souhaitoit, venoit essaier s'il ne pourroit point en considération de ses services & de ceux du pere de ce jeune homme, obtenir pour lui une Cornette. Le Prince de FELICIE à qui il eut le tems de dire le sujet de son voïage avant que d'arriver près du Roi, l'assura qu'il obtiendroit tout ce qu'il voudroit pour son neveu & pour lui. Cette assurance encouragea l'Officier, il en marcha mieux: il étoit propre à sa maniere de soldat; mais d'ailleurs si mal vêtu, qu'il falloit se sentir autant d'honneur qu'il en avoit pour oser se présenter à une Cour où tous ceux qui y étoient venus avoient voulu paroître au mieux. Comme il avançoit, le Roi le reconnut: C'est POIRAU, dit-il, & le Roi marcha plus vîte. Voilà un nom bien ignoble, dit

le Marquis de RABABOU; aussi celui qui le porte n'est-il pas Gentilhomme, répondit le Marquis d'IRIDIS. Son pere étoit Fermier d'une de mes Terres. Quoique TITI fût avancé de trois ou quatre pas, il entendit quelque chose de ce discours, & indigné du manque de respect & de la sotise ou malignité des Marquis, il s'arrêta, & demanda ce qu'on venoit de dire de POIRAU. Qu'il n'est pas Gentilhomme, répondit le Roi de FORTESERRE, d'un ton irrité, & c'est ce Cavalier qui l'a dit, continua-t-il en montrant le Marquis d'IRIDIS. Qu'est-ce que c'est qu'être Gentilhomme, demanda TITI au Marquis, en le regardant avec dédain? Le Marquis baissoit les yeux, & ne sçavoit que répondre: Monsieur, reprit le Roi, montrez-nous d'aussi beaux Ti-

tres que ceux que cet Officier porte ? Monsieur le Marquis ne les trouve pas bons, répondit le Prince de FRYCORE. Il a raison, reprit le Duc de VAERVIR, un coup de sabre qui vous emporte la moitié de la joue, défigure bien un beau visage. Et un coup de fusil au travers du corps, peut bien aussi quelquefois gâter la taille, ajouta un Gentilhomme, qui se faisoit honneur d'être ami de POIRAU, & qui étoit son allié. Monsieur le Marquis, dit Madame de RABABOU, en pinpant la bouche & forçant sa voix, ne craindroit pas de s'exposer dans l'occasion. A ces mots, malgré le respect dû à LEURS MAJESTE's, il s'éleva un éclat de rire, qui dura même quelque tems. Madame de RABABOU, Monsieur de RABABOU & Monsieur d'IRIDIS en furent si dé-

concertés, qu'ils défilerent furtivement par la premiere allée de traverse, & s'étant hâtés de regagner leur équipage, ils allerent jusques à deux lieuës de là, sans s'appercevoir qu'ils avoient oublié Mademoiselle de RABABOU, que les Princesses avoient fait approcher d'elles, & qui n'avoit pas vû Madame sa mere s'évader.

Cependant le Capitaine POIRAU s'étoit approché, & le Roi l'avoit reçû non-seulement avec sa bonté ordinaire, mais avec des témoignages d'estime & d'amitié. Je suis aise de vous revoir, lui dit SA MAJESTE'; je vous croïois mort. Je n'ai pas oublié tout ce que je vous ai vû faire, ni combien vous avez contribué à me conserver la vie. Je me souviens aussi que je n'ai pas fait pour vous ce que j'aurois voulu faire, & je n'oublirai pas maintenant que je

le puis. Il l'avoit présenté au Roi de FORTESERRE, qui quoiqu'il ne l'eût vû que dans la mêlée, se ressouvint parfaitement de lui. Cela n'est pas étonnant, dit obligeamment ce Prince ; je ne me suis trouvé nulle part pendant la bataille, que je ne vous y aïe vû au premier rang le sabre à la main.

POIRAU entra dans la petite maison à la suite des Rois, tandis que les autres Courtisans étoient allés, selon la coutume, dans le nouveau bâtiment, où le Prince de FULLFOI & le Duc de VAERVIR faisoient ce jour-là les honneurs de la table. POIRAU que personne n'avoit averti qu'on ne suivoit point les Rois lorsqu'ils entroient dans la petite maison, fut fort étonné de se voir seul de tant d'autres qu'il avoit vûs à leur suite. Il cherchoit à s'éclipser, lorsque le Roi de FORTESERRE

prévint TITI, en lui demandant la permiſſion de faire mettre cet Officier à table. TITI charmé de l'honneur que FORTESERRE vouloit bien accorder à un ſi brave homme, demanda auſſi à ce Prince la permiſſion d'y faire venir un ancien Grand Tréſorier du feu Roi GINGUET, qui avoit, dit-il, perdu une partie de ſon bien dans le maniment des finances, comme POIRAU avoit perdu un de ſes bras à l'armée. L'un eſt plus extraordinaire encore que l'autre, répondit FORTESERRE, & mérite bien que vous lui donniez cette marque de diſtinction. Le Roi l'envoïa chercher. Ainſi le Chevalier de TOBIFONDE & POIRAU reçurent un honneur qui ne fut accordé qu'à eux, & que n'auroit pas eu même le Marquis d'IRIDIS, s'il fût reſté, quoiqu'il ſe prétendît d'une Maiſon plus noble que celle de ces

Rois. La folie des IRIDIS est de croire qu'anciennement la Province où ils ont de très-grandes Terres, & véritablement quelques droits régaliens, étoit anciennement un Roïaume, dont le dernier Roi n'eut qu'une fille: Que ne trouvant point alors de Prince digne d'elle, & que réfléchissant sur le chagrin de ne se pouvoir donner un gendre & un successeur digne de lui, un arc-en-ciel admirable avoit paru dans les nuës, dont une des extrémités venoit directement se poser au milieu du jardin de ce Roi: Qu'un jeune homme plus beau que le jour s'étoit fait voir au sommet de cet arc, & s'étoit ensuite laissé glisser par un des côtés jusques dans le jardin, où aïant été faire sa révérence au Roi, & lui aïant demandé sa fille en mariage, il l'obtint. C'est de là que sont des-

cendus les IRIDIS; & c'est pour cela qu'ils portent encore un arc-en-ciel dans leurs armes accolé d'un homme glissant, ainsi que le dit la Princesse GRACILIE.

TITI ne voulut point accorder au Capitaine POIRAU une Cornette pour son neveu. Il est trop jeune, dit ce Prince, pour être dans un Régiment où ni vous, ni son pere n'êtes plus. Je le prendrai auprès de moi, & j'en aurai soin; envoïez-le pour être Page. Et quand POIRAU dit qu'ils ne méritoient point cet honneur: Envoïez-le, reprit le Roi; je suis bien-aise de faire voir que vous le méritez mieux que d'autres qui croïent le mériter mieux que vous. Il fit ensuite POIRAU Gouverneur de la petite maison, jardins & parc, qu'il vouloit qu'on nommât BIBIBOURG; mais BIBI s'y opposa,

demandant qu'on l'appellât TITIBOURG. Sur quoi il y eut une contestation, qui ne fut terminée qu'en agréant de part & d'autre qu'elle s'appelleroit BITITIBI; nom qu'elle porte encore aujourd'hui, & qui plut infiniment à BIBI, parce qu'il lui sembloit que les lettres de son nom y embrassoient le nom du Roi. Le Roi attacha à ce Gouvernement six mille ginguets d'argent d'appointement, avec les fruits, légumes, volailles & gibier nécessaires pour la table du Gouverneur.

Cependant Mademoiselle de RABABOU instruite du départ de sa mere, qu'elle avoit d'abord cherché inutilement, ne sçavoir que penser, ni que devenir. Madame la Vicomtesse de WORTHFRAW en avoit pris soin : elle l'avoit fait mettre à table auprès d'elle & d'une Dame d'honneur;

car lorſqu'il y avoit des Dames, une des Dames d'honneur, & quelquefois toutes les deux faiſoient auſſi les honneurs de la table. Mademoiſelle de RABABOU répondit à tout ce qu'on lui dit avec tant de modeſtie & de raiſon, que la Vicomteſſe prit de l'amitié pour elle, & forma le deſſein de la faire entrer chez la Princeſſe de BLANCHEBRUNE en qualité de Fille d'honneur. Elle le communiqua à la jeune Demoiſelle, qui répondit qu'elle s'eſtimeroit trop heureuſe; que la Princeſſe lui avoit paru ſi bonne, qu'elle ſeroit charmée de paſſer ſa vie à ſon ſervice. La Vicomteſſe fit demander une audience à la Princeſſe; & ſur ce qui fut dit au ſujet de Mademoiſelle de RABABOU; BLANCHEBRUNE réſolut de la prendre auprès d'elle, dans le deſſein de la mettre auprès

de BIBI, quand BIBI seroit Reine. La Vicomtesse fit venir la jeune Demoiselle, pour lui annoncer les favorables intentions de la Princesse. Mademoiselle de RABABOU en marqua tant de joïe, & se servit d'expressions si respectueuses & si tendres pour exprimer sa reconnoissance à Son Altesse Serenissime, que BLANCHEBRUNE en fut touchée: elle lui promit de la demander incessamment à Monsieur & à Madame de RABABOU. Ah, Madame! lui dit la jeune personne, gardez-moi dès-à-présent, & ne m'exposez pas à ne plus vous voir. Cette crainte détermina la Princesse à écrire sur le champ, & à envoïer un Exprès porter ses Lettres. Cet Exprès trouva le Marquis de RABABOU qui revenoit chercher sa fille. S'étant enfin apperçus qu'elle leur manquoit, il

avoit laissé sa femme & le Marquis d'IRIDIS dans un Cabaret de Village, & revenoit la reprendre. L'Exprès qui reconnut le carosse, pria le Marquis d'arrêter, lui donna la Lettre de la Princesse. Après l'avoir luë, le Marquis dit qu'il falloit la porter à Madame la Marquise, & que pour lui il consentoit de tout son cœur à l'honneur que la Princesse vouloit bien faire à sa fille. Il retourna sur ses pas, & l'Exprès fut avec lui trouver Madame de RABABOU, qui ajouta de bon cœur son consentement à celui du Marquis. Elle y trouvoit deux avantages : l'un, qu'elle éloignoit d'auprès d'elle une fille dont elle craignoit que la jeunesse ne partageât le cœur du Marquis d'IRIDIS; l'autre, que l'honneur qu'on faisoit à sa fille serviroit à détruire les gloses qu'on pourroit faire sur

ce qui s'étoit passé à la Cour. Le Marquis & elle firent une réponse à Madame la Princesse de BLANCHEBRUNE, pour la remercier de la grace qu'elle faisoit à leur fille, & lui marquer qu'ils espéroient qu'elle ne l'en trouveroit pas indigne. C'est ainsi que Mademoiselle de RABABOU se trouva placée à la Cour, où la Princesse qui n'aimoit pas le nom de RABABOU, lui fit prendre celui de GRANATIS, parce qu'elle avoit alors un bouquet de grenades. C'est le nom qu'elle a toujours porté depuis. Mademoiselle de GRANATIS n'avoit pas encore dix-sept ans, elle étoit grande & bien formée, jamais on n'a vû de cheveux d'un noir plus noir que les siens; ses traits étoient assez réguliers, mais le fonds du teint étoit extrêmement olivâtre; cependant cela devenoit en elle une espece

de beauté, par un avantage singulier; c'est qu'elle avoit les lévres du plus beau rouge qu'on puisse imaginer : ce qui sur un fonds olivâtre, joüoit admirablement avec deux grands yeux noirs.

On se leva le lendemain de grand matin pour la chasse. Les Princesses avoient voulu en être, & avoient obtenu de BIBI qu'elle y viendroit. On avoit préparé la veille ce qu'il leur falloit. TITI avoit prété un de ses habits à BIBI; il étoit bleu céleste. GRACILIE en avoit pris un du Prince de FELICIE, quoiqu'il fût moins beau qu'un autre que le Duc d'EERHART avoit voulu lui faire prendre. Le Duc de VAERVIR en avoit donné un à BLANCHEBRUNE. On leur avoit fait de petits chapeaux de tafetas, qu'on avoit ornés d'une lesse de fleurs. Leurs cheveux épars sur

leurs épaules étoient simplement serrés en haut par un nœud de ruban. C'est ainsi qu'elles monterent à cheval, & qu'on les eût pris pour les trois Graces, si on représentoit les Graces vétuës. Cependant quelque charmantes qu'elles parussent toutes trois, les Païsans qui se trouverent sur leur passage, en les regardant avec admiration, se disoient les uns aux autres: *C'est la bleuë qui est la fille du Roi.* Ils avoient oüi dire que parmi ces Princesses, il y avoit la fille d'un Roi, ces bonnes gens s'imaginoient que ce devoit être la plus belle.

Le Roi de FORTESERRE galopoit en avant; les Princesses le suivoient de près, accompagnées du Prince de FELICIE & des quatre Seigneurs qui faisoient de leur mieux pour les réjoüir. La plupart des Gentilshommes qui

s'étoient rendus à cette partie de chasse, environnoient TITI avec ABOR & le Chevalier de TOBIFONDE. On parloit des plaisirs de la chasse, & TITI disoit qu'il étoit fâcheux que d'innocens animaux en souffrissent. Il convenoit qu'on pouvoit les détruire, & qu'il le falloit même pour la conservation des biens de la terre nécessaires à la subsistance des hommes: il ne regardoit pas comme un mal la mort qu'on leur donnoit, puisqu'ils y étoient destinés dès leur naissance, ainsi que les Chasseurs mêmes; mais il auroit voulu qu'on eût pû trouver le moïen de les tuer sans les faire souffrir, soit lorsqu'on les blesse sans les prendre, soit lorsqu'on les fait déchirer par des chiens. Dans un détour où ABOR & le Chevalier de TOBIFONDE se trouverent près de lui un peu à l'écart: Si vous vouliez,

SIRE, lui dirent-ils, nous épargnerions à VOTRE MAIESTE' le triste spectacle de l'abois du cerf. Quand on sera à sa poursuite, nous vous menerions dans quelque Village voisin, où vous pourriez sans être connu pour Roi, visiter quelques maisons de Païsans, & prendre une idée de l'état où se trouvent vos Campagnes, & surtout celles qui sont éloignées de la Capitale comme l'est celle-ci. De tout mon cœur, dit le Roi, & je vous assure que je me suis déja proposé de visiter quelque jour *incognito* divers endroits de mon Roïaume, afin de m'instruire par moi-même de ce que je ne puis guéres voir comme Roi. Ainsi ne me quittez pas, & nous ferons ce que vous venez de dire. Ils piquerent ensuite pour joindre le Roi de FORTESERRE & les Princesses. TITI avertit en secret

BIBI du dessein qu'il avoit, la priant de n'être point inquiéte, s'il étoit quelque tems sans paroître.

Ce dessein s'exécuta. ABOR conduisit le Roi dans un Village à trois quarts de lieuë de la Forêt. Un gros ruisseau, qui faisoit tourner deux Moulins, couloit le long de ce Village, d'où il alloit arroser de belles prairies. Au côté opposé, c'étoit des terres labourables si grasses, qu'il n'y falloit point de fumier, & qu'on ne pouvoit leur donner les premieres façons qu'avec une charruë attelée de quatre bœufs. Tout le terrein étoit un peu en pente, ce qui préservoit les sillons de la trop grande humidité qu'ils auroient pû recevoir d'une montagne exposée au Midi, & qui s'étendant vers l'Orient, faisoit la plus belle côte de vignoble qu'il

fût possible de voir : Vous m'avez conduit dans un bel endroit, dit TITI, je n'ai point vû de Païs plus abondant. Allons mettre pied à terre au Cabaret, SIRE, lui répondit ABOR ; & permettez que nous vous y traitions comme un Gentilhomme que le hazard y auroit conduit avec nous. Ils furent au Cabaret, attacherent leurs chevaux devant la porte, & entrerent ; c'étoit une chambre plus longue que large, formée par quatre murailles, ornées de quelques cloux ou chevilles, d'où pendoient des pots de terre & deux mesures d'étain pour mesurer le vin. Une longue table, à chaque côté de laquelle étoient rangés deux bancs, occupoit le milieu de cette chambre. Trois ou quatre planches posées sur des bâtons enfoncés dans le mur, & chargées de quelques af-

ſietes de bois & de terre, dans l'une deſquelles étoit du fromage, & à côté un gros pain noir paroiſſoient ſur la même ligne. Le reſte des meubles conſiſtoit en un vieux bahu, qui étoit au pied d'un lit, dont les rideaux rouges vieux & uſés, ne pouvoient aſſez bien joindre pour ne pas laiſſer voir que c'étoit moins un lit qu'un bouge. N'avez-vous pas une autre chambre, dit le Roi? Oüi MONSIEUR, répondit l'Hôteſſe; mais elle n'eſt pas ſi belle que celle-ci. Elle l'ouvrit pourtant, & la curioſité y fit entrer le Roi. Ils y trouverent une table avec deux bancs, placée le long de la muraille, & deux couchettes ſans rideaux, garnies de paille de froment, ſur quoi étoit une paillaſſe de paille d'avoine, aïant pour couverture de vieille toile, qui avoit auparavant ſer-

vi à faire des ſacs. La fenêtre n'étoit qu'un trou qui ſe bouchoit avec une planche. Le Roi en ſortit bien vîte. ABOR demanda du vin. Le Roi qui ne pouvoit ſupporter la vûë de la chambre, propoſa d'aller le boire devant la porte. Ils y furent. SA MAJESTE' & ſes deux compagnons de voïage s'aſſirent ſur une banquette de terre, & on leur verſa à boire, en commençant par ABOR, parce qu'il étoit le plus âgé; on en donna enſuite à TOBIFONDE, le Roi en eut le dernier, parce qu'il étoit le plus jeune. *Cela eſt dans l'ordre*, dit-il, *voilà le vrai cérémonial de la nature.* Le vin qu'on leur verſa étoit d'un rouge pâle, louche & ſans force, ſi ce n'étoit d'un peu de verdeur. Eſt-ce de votre meilleur, demanda le Roi? Oüi MONSIEUR. Qu'y a-t-il à re-

dire, répondit l'Hôtesse? il est très-naturel: Je vous assure que vous n'en trouverez point de meilleur dans tout le Village. Dam, il ne faut pas compter de trouver ici des vins comme vous en bûvez chez vous. A voir ce Vignoble, reprit TITI, j'aurois crû que vous auriez dû avoir ici d'excellent vin. Vraiment, reprit la femme, le vin de cette côte est bien bon aussi; mais croïez-vous que ce soit pour nous? Non, non. Les pauvres Vignerons cultivent la vigne à la sueur de leurs corps, mais ce n'est pas eux qui boivent le bon vin; les Vignerons qui ont quelques arpens de vigne dans les bons endroits, gardent ce qu'ils en récüeillent pour le vendre & païer la contribution. Il ne s'en boit pas une goute dans tous les Villages d'ici autour. Ceux qui sont le mieux dans leurs af-

faires, sont bien heureux d'avoir de la piquette, on ne trouve du vin qu'au Cabaret. Qu'est-ce que c'est que de la piquette, demanda TITI? C'est de l'eau qu'on met dans un tonneau sur du marc de raisin, répondit ABOR, & qu'on boit après qu'elle y a fermenté quelque tems. On l'appelle *piquette*, parce qu'elle pique la langue comme du vinaigre. Ne pourriez-vous me donner un petit morceau de pain, dit TOBIFONDE? Oüi, MONSIEUR, dit l'Hôtesse, je vais vous en apporter. Elle alla chercher le pain entier, & le pria d'en couper ce qu'il lui plairoit. Vous ne le trouverez peut-être pas trop bon, dit-elle, mais tout tel qu'il est, il est bien à votre service. ABOR en coupa un petit morceau qu'il partagea en trois. On y voïoit encore le gros son. Il é-

toit noir, mais n'avoit pas mauvais goût. Aurez-vous soin de nos chevaux, ma bonne femme, reprit TOBIFONDE? nous allons faire un petit tour dans le Villagé. J'appellerai, dit-elle, le garçon de notre voisin pour y prendre garde, car je ne puis toujours être là. Elle appella en effet un petit garçon du voisinage, qui vint tête & jambes nuës, & si mal vêtu, qn'on lui voïoit presque toutes les parties du corps. ABOR, le Roi & TOBIFONDE se leverent, & furent se promener dans le Village; où ils entrerent dans différentes maisons. Ils virent dans toutes l'image de la misere. Là c'étoit quatre ou cinq enfans presque nuds, qui n'avoient pas de quoi mettre un bonnet sur leur tête. Là c'étoit un pauvre malade qu'on ne restauroit qu'avec du lait de beurre, un peu de soupe

pe maigre, ou tout au plus un œuf frais. TITI ne voïoit point de lits; partout où il entroit ce n'étoit que de la paille entre quatre planches, souvent sur la terre même, & quelques pots de terre pour tous ustensiles. Les images étoient variées; la misere étoit partout égale. Il n'entra nulle part sans faire quelques libéralités, & ne sortit de nulle part sans une augmentation de douleur; les gens qu'il rencontroit soit hommes ou femmes, étoient harassés, noirs & secs. Leur vûë renouvelloit dans les chemins la peine que la pauvreté des maisons avoit faite. Ils retournerent enfin prendre leurs chevaux, & traverserent ensuite le Village, le Roi se laissant conduire par ses guides. Avant que d'aller plus loin, dit TOBIFONDE, quand ils furent sortis de cet endroit, j'aurai l'honneur de di-

re à VOTRE MAJESTÉ, que sous le regne de votre grand-pere, ce Village étoit composé de près de cinq cens feux, & qu'il n'y en a pas à présent plus de deux cens. VOTRE MAJESTÉ aura peine à le croire. Cependant on en voit encore les preuves. Voïez ces monceaux de pierres & ces restes de murailles épars dans ces champs, ce sont les ruines des maisons qui étoient alors habitées. Ce ruisseau faisoit aller quatre moulins. Il n'y en a plus que deux mal entretenus. Le Roi regardoit, & restoit pensif. Aïez la bonté, SIRE, dit ABOR, de vouloir bien permettre que nous vous conduisions par ce chemin jusques à l'autre côté de la colline. VOTRE MAJESTÉ y verra un Païs bien différent. Le Roi crut qu'il y verroit quelque sujet de consolation, point du

tout ; il y trouva encore plus de misere. La différence étoit, que les terres sabloneuses n'y produisoient rien sans beaucoup de fumier, ce qui faisoit que la plupart étoient incultes ; on les laissoit reposer pendant deux ans. Cet endroit n'avoit point de bois, on ne s'y chauffoit que de chaume ou de bruïere. En arrivant au Village, une troupe de jeunes garçons & de jeunes filles accoururent au devant du Roi & de ses deux guides, en les priant de leur donner quelque aumône. Ces pauvres enfans suivoient les chevaux en courant, ou les précédoient quelquefois pour faire des tours de souplesses qui leur attirassent quelque charité. Autrefois, dit TOBIFONDE, le nombre des enfans faisoit la richesse des gens de la campagne. Vous voïez, SIRE, qu'il n'accroît main-

tenant que leur misere, puisqu'ils sont obligés de les envoïer demander l'aumône sur les grands chemins; en attendant, peut-être, répondit le Roi toujours pensif, qu'ils y deviennent des voleurs, & qu'on les rouë. Ce n'est pas la peine, continua-t-il, d'entrer dans aucune maison, voïez ce que vous avez dans vos poches, car je n'ai plus rien dans les miennes, donnez-le à ces enfans, & retournons joindre la chasse. Le Roi remonta, & descendit la coline sans rien dire; ABOR & TOBIFONDE gardoient aussi le silence, lors qu'enfin le Roi le rompit, en disant: *J'ai toujours cru*, ABOR, *que j'avois en vous un ami fidéle, & je vois bien que le Chevalier de* TOBIFONDE *veut l'être aussi; vous venez l'un & l'autre de m'en donner une preuve. Je vous en remercie quoi-*

qu'elle m'attriſte. VOTRE MAJESTE', dit TOBIFONDE, me permettra de lui dire qu'elle eſt trop touchée de ce qu'elle a vû. Tous les Païſans de votre Roïauté ne ſont pas ſi pauvres ; mais il faut avoüer qu'il y a pluſieurs de vos Provinces où ils le ſont extrêmement. Je ſçai bien, reprit le Roi, qu'une vie dure & laborieuſe, eſt à tous égards préférable à une vie molle & oiſive. Je ſçai qu'il ne faut pas qu'en général le Païſan ſoit riche ; c'eſt aſſez qu'il y en aïe un certain nombre. Mais ce que j'ai vû n'eſt pas même pauvreté, c'eſt indigence, & je vois de grands maux dans cette indigence. Je dis de grands maux pour l'Etat, ne fût-ce qu'une diminution de peuple, & qu'une diminution dans le produit des terres, par conſéquent affoibliſſement & décadence néceſſaire,

cela suit ; mais indépendamment de ce mal, continua le Roi, pourquoi faut-il que ceux dont le travail produit l'abondance des autres ne joüissent pas des biens que leur travail procure ? Pourquoi faut-il qu'un grand nombre d'habitans soient privés des douceurs de la vie dans le sein d'un Païs naturellement fertile? C'est cruauté. Comme ils parloient ainsi, ils apperçurent sous un arbre près du chemin, un enfant en maillot que sa mere avoit posé sur un casaquin qu'elle avoit quitté pour mieux travailler. Elle bêchoit un champ à l'ardeur du soleil, qui quoiqu'il fût haut, n'avoit pas la force de secher la chemise que la sueur coloit sur le dos de cette pauvre femme. Bonne mere, lui dit le Roi, pourquoi faut-il que vous travailliez ainsi vous-même ? Pourquoi, répondit cette femme sans quitter

son travail? C'est qu'il faut que ces ouvrage se fasse, & que si je ne le fais, il ne se fera pas tout seul. Mais il me semble, ajouta le Roi, que bêcher ainsi la terre seroit l'ouvrage de votre mari, & non pas le vôtre. Hélas, dit-elle, il est dans son lit, mon pauvre homme! & c'est pour avoir dequoi lui faire du boüillon que je me hâte de finir aujourd'hui ce morceau de terre; il l'avoit entrepris, & il n'a pû l'achever. En disant ces mots, cette femme regarda mieux à qui elle parloit, & se dressant sur sa bêche, elle parut plutôt un spectre qu'une créature humaine, tant elle étoit noire & desséchée. Mais, poursuivit le Roi, n'avez-vous pas quelqu'enfant, ou quelque voisin qui puisse faire pour vous ce que vous faites, ou du moins qui puisse vous y aider? Mes voisins, MONSIEUR, ré-

pondit la femme, il ont assez de mal à travailler comme il faut pour eux; & pour des enfans, mon homme en avoit un qui auroit bien fait cet ouvrage, car il étoit bon travailleur; mais on l'a pris pour l'emmener à la guerre, & il n'en est pas revenu le pauvre garçon. Elle vint alors boire dans une cruche, de l'eau qu'elle y avoit apportée. Elle s'assit sous l'arbre, prit son enfant & lui donna à sucer une mammelle aride. Le pauvre enfant sourit, & le Roi se retourna pour cacher les larmes qui lui vinrent aux yeux. Voïez, dit-il à ABOR & au Chevalier, s'il ne vous reste point encore quelque chose dans vos poches; car il n'y a plus rien dans les miennes, poursuivit-il, en y foüillant. ABOR & le Chevalier chercherent, mais en vain. Le Roi étoit au désespoir. Nous

voulions vous faire présent de quelque chose, dit-il à la pauvre femme, mais nous n'avons rien. Vous sçavez, ajouta-t-il, où étoit le *Fort-Titi?* Eh oüi, MONSIEUR, je le sçai bien, répondit la femme, on dit qu'àprésent notre bon Roi y est, le Ciel le conserve. A ce mot de *bon Roi*, prononcé par une sujette si misérable, le Roi sentit encore ses yeux devenir humides. Venez-y, ma bonne femme, reprit-il, venez y demain, ou dites-moi bien où vous demeurez. Je demeure dans une de ces quatre maisons que vous voïez là bas, répondit-elle; mais si vous voulez, j'irai bien au *Fort-Titi*, pourvû que vous vouliez me dire à qui il faut que je m'adresse. Vous n'aurez qu'à dire à la porte que vous êtes la femme à qui des Messieurs ont dit de venir, répondit le Roi. Mais, non,

n'y venez pas, épargnez-vous cette peine, demain quelqu'un viendra vous trouver. Ne craignez pas mes peines, mon bon MONSIEUR, reprit la pauvre femme, j'irois de bon cœur si je pouvois voir le Roi; mais c'est qu'on ne voudroit pas laisser entrer une pauvre femme telle que je suis. Venez-y donc, répondit TITI, & je vous promets de vous faire voir le Roi. Ils continuerent alors leur route: TITI extrêmement triste de ce qu'il n'avoit rien donné à cette pauvre femme; ABOR & le Chevalier également attristés de la misére de cette femme, & de la tristesse du Roi.

Ils n'avoient pas fait vingt pas, que prenant un chemin à gauche, ils trouverent au détour une petite vieille, que TITI reconnut aussi-tôt pour la Fée DIA-

MANTINE. Il sauta de son cheval, & courut à elle plein de joïe. Je vous ai promis, dit-elle, que je ne vous manquerois jamais au besoin ; tenez, voilà deux ginguets d'or, portez-les à la pauvre femme que vous venez de quitter, satisfaites aux pressans besoins de votre cœur.

Le Roi prit les deux ginguets d'or, & sans se donner le tems de remercier la Fée, courut à la pauvre femme ; elle avoit déja repris sa bêche : Tenez, dit-il, nous avons trouvé deux ginguets d'or que voilà ; reportez votre enfant chez vous, & achetez ce qu'il faut pour votre mari. La pauvre femme prit les ginguets d'or, & quand elle les eut dans sa main, elle les considéra, & tout d'un coup ses yeux s'égarerent, sa tête branla, elle parut avoir des mouvemens convulsifs, ses genoux

manquerent, elle tomba, & ne donna plus de signe de vie que par quelques tressaillissemens. Le Roi étoit au désespoir, il ne sçavoit que faire. DIAMANTINE, ABOR & le Chevalier de TOBIFONDE arriverent auprès de lui, & voïant la femme en cet état, le Chevalier courut prendre la cruche d'eau, dont il lui jetta une partie sur le visage; mais l'eau étoit si chaude, qu'elle fit peu d'effet. La Fée tira de sa poche une petite bouteille pleine d'une liqueur rouge, dont elle lui versa quelques gouttes dans la bouche. Alors la pauvre femme revint à elle, en disant: Où sont mes ginguets, mes ginguets, mes deux ginguets d'or? Cependant elle les tenoit encore dans sa main, qui s'étoit si fort serrée, qu'elle ne s'étoit point ouverte par les mouvemens convulsifs

que cette femme avoit eus. C'est un bonheur, dit la Fée, qu'elle ne soit pas morte de surprise & de joïe ; elle n'avoit jamais vû tant d'or dans sa vie, & n'avoit jamais été si miserable. Quand elle fut parfaitement revenuë à elle, DIAMANTINE lui dit : Ma bonne femme, vous vouliez voir le Roi, sçachez que c'est lui qui vous a donné ces deux ginguets d'or ; le voilà, voïez-le bien, & apprenez l'usage que vous devez faire de ces deux ginguets. Si vous faites ce que je vais vous dire, vous êtes riche à jamais. Mettez-les tous deux dans une petite bourse, ou dans une boëte, & n'en changez jamais qu'un à la fois, de sorte qu'il en reste toujours un dans la boëte ou dans la bourse ; alors celui que vous aurez changé y reviendra, pourvû qu'en le changeant, vous ache-

tiez quelque chose d'utile à une Métairie, ne fût-ce qu'une poule, une fourche, un groiselier, ou un oignon : Et n'aïez point de scrupule, poursuivit DIAMANTINE, qui s'apperçut que ce discours causoit quelque répugnance à cette femme, ce n'est point la pistole volante, je suis Fée, & non pas Sorciere ; aucun de ces ginguets ne reviendra vous trouver, qu'après en avoir produit un autre à celui qui vous l'aura changé, s'il en fait aussi un bon usage. Ainsi vous pourrez non-seulement vous enrichir, mais enrichir vos amis. Tout ce que vous devez observer, c'est de ne rien dire de ceci à personne, & de conserver soigneusement ces ginguets ; car si vous le dites, ou qu'on vous les vole, ils ne reviendront plus. La pauvre femme regarda encore ses ginguets, en fai-

sant la révérence, sans parler, tant elle étoit encore émuë.

DIAMANTINE dit alors au Roi de retourner promtement joindre la chasse, & qu'elle viendroit souper le soir même dans la petite maison.

Le Roi, ABOR, & le Chevalier de TOBIFONDE se hâterent de regagner la forêt, où ils découvrirent bien-tôt de quel côté étoient les Chasseurs. La joïe fut grande quand on les vit paroître: on s'empressa à leur marquer l'inquiétude qu'ils avoient causée: on leur demandoit où ils avoient été; à quoi ils ne répondoient rien, sinon qu'ils avoient couru beaucoup de païs.

Le cerf avoit été forcé, les Princesses étoient fatiguées, le Roi de FORTESERRE étoit content de la chasse, & souhaitoit de retourner à BITITERRE

on en reprit le chemin, durant lequel TITI conta au Roi de FORTESERRE ce qui lui étoit arrivé. Il marquoit d'une maniere si touchante l'impression qu'avoient fait sur lui tant de miseres qu'il avoit vûës, que FORTESERRE, qui ne croïoit pas ses Campagnes en meilleur état, prit aussi la résolution de visiter *incognito* les Villages de ses Provinces, dès qu'il seroit de retour dans son Roïaume. Les Rois sont malheureux même avec les meilleures intentions du monde, disoit TITI; leurs sujets leur appartiennent également, & ils se doivent également à tous; mais faute de voir par leurs propres yeux, ils ignorent souvent l'état des choses, d'où dépend principalement le bonheur de plusieurs, & relativement le bonheur de tous. Leurs Ministres mêmes, qui sont

les yeux du Prince, ajouta FORTESERRE, ne sont pas souvent mieux instruits d'une infinité de détails, qu'ils ne peuvent voir, & sur lesquels on les trompe ; soit parce que ceux qui devroient les en instruire, ne le font pas avec assez d'exactitude, ou que si quelques-uns le font, ils sont contredits par d'autres moins exacts ; soit que d'autres, selon leurs vûës bornées, ou par différens motifs, exposent le mauvais train des choses comme un mal nécessaire, auquel on ne pourroit remédier que par un arrangement plus dangereux. C'est un grand malheur, reprit TITI ; cependant il me semble qu'il ne faut pas avoir beaucoup réfléchi pour voir que de la prospérité de tous les membres d'un Etat, résulte la prospérité commune, & que s'il est malade en quelqu'une de ses

parties, toutes les autres s'en ressentent nécessairement: Que c'est aux gens de la campagne qu'on doit non-seulement l'abondance des choses nécessaires à la vie, mais encore celles qui sont nécessaires aux commodités de la vie: Que lorsque les terres sont négligées, il faut tirer de chez ses voisins plusieurs choses qu'on auroit de son propre fonds; ce qui est un grand mal pour un Etat: mais le plus grand de tous les maux, c'est la diminution du peuple; car si le Païsan est dans la misere, il ne se marie pas, crainte d'avoir des enfans, ou craint d'en avoir, s'il est marié; & de la diminution de peuple suit une diminution de forces & de revenus.

Les deux Rois entrerent dans le grand détail de tous les mauvais effets qui résultent de la misere des Campagnes, & par l'énu-

mération longue & sensible qu'ils en firent, ils furent convaincus que c'étoit la principale cause de l'affoiblissement, & enfin de la décadence totale des plus grands Etats. FORTESERRE, qui toujours dissipé dans des guerres continuelles, n'avoit jamais aussi sérieusement réfléchi sur ce sujet qu'il le fit dans cette conversation, sentit l'importance de remédier à tant de maux ; & chez ce Prince sentir l'importance de faire une chose, c'étoit brûler de l'impatience de l'exécuter. Il s'en expliqua vivement à TITI ; mais il ajouta que ce qui l'embarassoit, & ce qui l'avoit toujours embarassé, étoit de trouver un moïen de rétablir les Campagnes, sans causer une interruption dans la perception des deniers que produisoient les contributions qu'on en tiroit. Il étoit le Maître d'un

grand Etat, il voïoit bien qu'il pourroit en tirer plus de revenu, même en ſoulageant ſes Peuples, ſi les choſes y étoient dans un meilleur ordre; mais toujours preſsé d'avoir de l'argent, il avoit de la peine à ſe réſoudre d'emploïer un remède qu'il regardoit nuiſible au tems préſent, quelqu'avantageux qu'il fût pour l'avenir. Ne vous inquiétez pas, SIRE, lui répondit TITI; lorſque j'étois avec BIBI dans les douces retraittes de notre Iſle inconnuë, nous cherchions à nous faire des plaiſirs de toute eſpéce, & nous ne les bornions pas ainſi toujours à de vains amuſemens. Nous nous félicitions de vivre ſeuls dans cette Iſle, où nous goûtions ſans interruption les douceurs de la paix & de l'innocence, & nous conſidérions de là les autres hommes comme une multi-

tude d'insensés, que diverses passions agitent & crucifient presqu'également. Nous les plaignions, & nous cherchions s'il n'y avoit pas de reméde à leurs maux. Nous trouvions qu'en général l'homme n'étoit pas plus porté au mal que les autres créatures, que même ses premiers mouvemens le portoient naturellement au bien, & que supérieur par sa raison, il devroit être infiniment plus heureux, s'il en faisoit un bon usage. Il nous fut aisé de conclure que la source de tous ses maux venoit de l'abus de sa raison; & pour nous faire voir combien elle pouvoit contribuer à son bonheur, nous nous imaginâmes dans nostre Isle une société de gens raisonnables; nous leur faisions faire tout ce que la bonté du cœur, & ce que l'humanité en exigeoit; nous étions charmés de

la concorde, des services mutuels, de la bonne foi, des plaisirs; en un mot du bonheur qui regnoit parmi eux: nous voulumes sur ce fondement établir un gouvernement parfait; mais nous nous apperçumes aussi-tôt que nous étions dans l'erreur, & qu'entre des gens raisonnables, il n'y avoit point de gouvernement à établir, puisque l'établissement d'un gouvernement n'est que pour faire faire aux hommes déraisonnables ce que la raison veut qu'ils fassent. Les Loix ne sont faites que pour réprimer leurs injustices, leurs passions désordonnées, & les Magistrats ne sont établis que pour faire observer ces Loix. Si nous peuplons cette Isle de gens raisonnables, disions-nous, nous ne nous donnerons point de sujets, nous ne nous donnerons que des amis, & nous au-

rons fait tout d'un coup ce que les bons Princes se trouveroient trop heureux de pouvoir faire, si la chose étoit possible. Mais comme ce n'étoit que l'ouvrage de notre imagination, continua TITI, nous ne nous occupâmes pas long-tems de cette agréable chimére. Nous passâmes à la considération des hommes tels qu'ils sont, aïant besoin de Loix & de Magistrats pour remédier à leur extravagance & à leur corruption, & nous prîmes ce Roïaume & quelques-uns des Etats voisins pour le plan sur lequel nous devions travailler. Nous parcourumes les différens arrangemens & les divers désordres qui s'y trouvent, & nous cherchâmes avec soin les moïens d'assûrer ou de perfectionner les uns, & de remédier aux autres, conformément aux principes de justice pris dans

la nature des choſes mêmes. Je m'y appliquois avec d'autant plus d'attention, ajouta TITI, qu'il ſe pouvoit faire que j'aurois un jour beſoin d'être muni des principes néceſſaires à un bon gouvernement. Nous les recherchâmes donc avec éxactitude, & nous en tirâmes des régles applicables à tout ce qui convient à une ſocieté civile.

Vous jugez bien, SIRE, que ce qui regarde la Campagne n'y a pas été oublié, & je crois avoir trouvé le moïen de la rendre floriſſante, & ſes habitans heureux, ſans cauſer aucun dérangement dans mes finances; mais au contraire avoir trouvé celui de les augmenter. Je communiquerai à VOTRE MAJESTÉ le projet que je me ſuis proposé d'éxécuter à cet égard, afin qu'elle puiſſe s'en ſervir, ſi elle l'approuve, ou que

je

je le rectifie & le perfectionne sur ses conseils. Cependant, poursuivit TITI, il faut avoüer que lorsque je travaillai sur ce sujet, je ne croïois point les Provinces de ce Roïaume dans l'état de misere où elles sont. Je ne puis assez vous loüer, mon cher frere, répondit le Roi de FORTESERRE, d'avoir si utilement emploïé votre loisir dans l'Isle inconnuë, &...
... Permettez-moi de vous interrompre, reprit TITI; c'est à vos bons conseils que je le dois. Je me souviens que vous m'avez dit plusieurs fois, « que de tous les métiers du monde, celui de Roi « étoit le plus difficile à sçavoir; ce « sont vos propres termes, je les ai « bien retenus. Vous ajoutiez que « ce n'étoit pas le tems de l'appren- « dre quand on étoit sur le Trône, « parce qu'on ne pouvoit l'appren- « dre alors qu'aux dépens de ceux «

» mêmes à qui nous étions ſpon-
» ſables de leur bonheur. Vous
» m'exhortiez à profiter de ma jeu-
» neſſe & de mon loiſir, pour oc-
» cuper dignement le Trône au-
» quel j'étois vraiſemblablement
» deſtiné, & vous ajoutiez ces pa-
» roles remarquables : *Qu'un Prin-*
» *ce devroit rougir s'il avoit moins*
» *de vertu que ceux à qui il com-*
» *mande*. Vous réduiſiez cette ver-
» tu à un amour infléxible de la
» Juſtice, & à la connoiſſance des
» moïens de l'établir & de la main-
» tenir. Mais ce qui fit ſur moi
» une impreſſion qui ſervit à gra-
» ver plus profondément dans mon
» cœur des leçons ſi dignes de
» vous, c'eſt que vous-même, SI-
» RE, vous-même, vous vous plai-
» gniez que toujours élevé dans les
» Camps, vous n'aviez eu qu'une
» éducation militaire, plus propre
» à faire un Conquérant qu'un

Roi; & que depuis que vous étiez «
sur le Trône, vous y aviez gémi «
plusieurs fois des maux que vous «
découvriez, & des difficultés que «
vous trouviez à y remedier, fau- «
te d'être instruit des détails qui «
vous fissent juger certainement «
des avantages ou des inconvé- «
niens de mille choses nécessaires «
à la vraïe prospérité d'un Etat. «
Ne me rappellez point, reprit
FORTESERRE, des leçons qui
ne me causent que de la honte,
puisque je les ai mis si mal en pratique.
Mais soïez persuadé, mon
cher frere, qu'avec l'amour de la
vertu, les soins que vous avez
pris de la cultiver, & de la mettre
en état de produire de bons
effets, vous vous préparez un ciel
serein sur le Trône, où sans cela
les remords osent attaquer la
grandeur des plus fiers Souverains.
Travaillons, SIRE, tra-

vaillons conjointement à rendre nos sujets heureux. Tout ce que je crains, c'est que la Reine mere ne fasse une ligue avec son pere, avec le Prince de HOPEVAINE, & le Roi de COURCINABABA; mais si cela arrive, laissez-moi le soin de la Guerre. Appliquez-vous à mettre tranquillement l'ordre dans votre Roïaume & dans le mien, je vous l'abandonne, & je veux qu'il reçoive vos Loix comme le vôtre, vous n'aurez qu'à nous les communiquer. Au reste, il y aura plus de difficulté à remedier aux miseres de quelques-unes de mes Provinces, qu'il n'y en aura à remedier à celles des vôtres, parce qu'il y en a quelques-unes des miennes qui ont le privilege de faire elles-mêmes leurs Impositions, & quelques autres où les Païsans sont serfs de leurs Seigneurs, qui sont

mes ſujets ; de ſorte que ces Païſans ont à ſupporter le fardeau général, & les véxations de leurs Seigneurs ; ainſi ces gens-là doivent être encore plus miſérables que les autres. Mais, pourſuivit FORTESERRE, que diriez-vous, SIRE, ſi je vous aſſurois que ſous un Gouvernement qui ſe prétend libre, il y a encore des campagnes bonnes & fertiles, & plus miſérables ſans comparaiſon que les vôtres & que les miennes? Je le croirois, répondit TITI, puiſque VOTRE MAJESTÉ l'aſſureroit ; mais j'aurois de la peine à l'imaginer. Le Roïaume d'*Harpeſile*, dont mes Etats ne ſont ſéparés du côté du Midi que par les vaſtes marais de *Saltaigo*, reprit FORTESERRE, eſt un Païs abondant en pâturages, propre à nourrir une grande quantité de bétail & de volailles; car il y a auſſi beaucoup de terres la-

bourables. Il s'y trouve de plus les meilleurs bois du monde pour la charpente & la construction des Navires. On dit même qu'il y a de ces bois qui sont incorruptibles. Ce Roïaume est d'ailleurs aussi heureusement situé qu'on puisse le souhaiter pour le commerce de mer. Il est gouverné par un Roi & un Conseil Souverain, qu'on croit communément former le plus heureux gouvernement du monde, & on le croiroit en effet sur l'exposé de la constitution de ce Gouvernement. Cependant, SIRE, continua FORTESERRE, on traverse dans ce Roïaume des Provinces entieres où les habitans ne sont logés que comme des lapins, dans des trous qu'ils creusent & qu'ils recouvrent de ramées, avec de nouvelle terre par-dessus pour les préserver de la pluïe. Il y a dans ces

trous des enfoncemens qui leur ſervent de lits, où la plupart ne couchent que ſur des roſeaux ou ſur de la paille, & ne vivent que de patates, ou d'un peu de pâte d'avoine. Enfin, la miſére eſt ſi grande, même chez ceux qui tiennent des terres à Ferme, que pour en faire connoître l'excès, & porter le Gouvernement à y remedier, un Docteur de ce Païs-là imagina de préſenter une Requête au Roi & à ſon Conſeil, pour obtenir qu'il fût permis d'égorger les petits enfans pour les manger; & qu'ainſi les peres & meres puſſent les vendre, ſoit après leur naiſſance, ſoit même dès le tems de la groſſeſſe, pour les livrer à certain âge au gré de l'acheteur. Ah quelles idées horribles me préſentez-vous, s'écria TITI! quelles horreurs! C'eſt préciſément, reprit FORTE-

SERRE', ce que vouloit inſpirer le Docteur qui avoit fait cette Requête. Il faiſoit voir l'utilité de ſa demande, en ce que cela contriburoit à rendre la diſette moins grande; parce qu'en mangeant ces enfans, on hâteroit la diminution du peuple, & qu'on épargneroit ainſi d'autres animaux. Il y faiſoit remarquer un avantage pour les peres, en ce que la vente de leurs enfans leur procureroit quelqu'argent, & qu'ils ſeroient délivrés du ſoin de travailler à leur avoir du pain, & de la douleur de ne pouvoir ſouvent leur en donner aſſez. Il y trouvoit un avantage conſidérable pour les meres & pour les enfans, en ce que ceux qui voudroient les acheter, nourriroient bien les meres dans leur groſſeſſe, & pendant qu'elles allaiteroient, afin que leurs nourriſſons fuſſent plus gras

& plus délicats; d'où il arriveroit que les femmes grosses & les nourrices auroient du moins dans leur vie quelques bonnes années de nourriture; que leurs enfans ne commenceroient pas à souffrir avant même que d'être nés; que pour le tems qu'ils seroient au monde, ils seroient bien traités, & que la mort même leur seroit un bien, puisqu'elle préviendroit leurs miséres. Eh! quel effet a produit cette Requête, demanda Titi? Rien que je sçache, répondit Forteserre; mais je vous assure qu'elle a été faite, & que je l'ai vûë imprimée. Changeons, je vous prie, de conversation, dit Titi; de telles idées répandroient trop de noir dans mon esprit. Songeons à préserver nos campagnes d'un état aussi cruel; répondons aux intentions de la bonne nature, qui ne veut pas

que ceux qui la cultivent ſoient privés de ſes bienfaits. Mere commune de tous les hommes, elle veut qu'ils joüiſſent également de ſes richeſſes. C'eſt à nous à veiller à ce que la diſtribution en ſoit égale, & à empêcher que ceux qui les procurent ſoient ceux qui en joüiſſent le moins. A ces mots les Rois s'arrêterent pour être joints par les Princeſſes & les Seigneurs de leur ſuite, qui s'étoient tenus à quelque diſtance, en voïant les Rois ſi fort appliqués à leur converſation. Le Chevalier de TOBIFONDE demanda à TITI la permiſſion de retourner chez lui pour mettre plus promptement ordre à ſes affaires, & ſe tenir prêt à ſuivre le Roi quand il retourneroit à ſa Capitale. On ſe mit enſuite au petit galop, & on eut bien-tôt regagné BITITIBI.

Comme les Rois y entroient, deux Couriers y arrivoient aussi; l'un apportoit à FORTESERRE des nouvelles de la régence de son Roïaume; l'autre apportoit à TITI des Lettres de ses Secretaires d'Etat, pour l'informer qu'il n'y avoit pas un moment à perdre s'il vouloit préserver de la fureur de ses Soldats la Province de TRIPTILLON. On lui rendoit un compte exact du camp qui s'y étoit formé, & qui étoit déja si considérable, que pour faire une irruption dans cette Province, on n'attendroit peut-être pas les autres Troupes qui se hâtoient d'arriver. Les deux Rois se retirerent pour répondre aux Lettres qu'ils avoient reçuës. Les Princesses & BIBI furent changer d'habits. La Fée arriva peu de tems après, & on se mit à table.

Les Princesses & BIBI avoient crû s'appercevoir de quelque petite altération dans la bonne humeur des deux Rois. Tâchons de les égaïer, MADAME, dit BIBI en s'adressant à la Princesse de BLANCHEBRUNE; permettez-moi de me servir du don de métamorphose que j'ai encore pour me rendre exactement semblable à vous. Nous verrons l'embaras du Roi de FORTESERRE. BLANCHEBRUNE y consentit de tout son cœur, quoiqu'elle se reprochât, dit-elle, la perte qu'alloit faire TITI; & comme on se mettoit à table, BIBI s'étoit métamorphosée en Princesse de BLANCHEBRUNE si parfaitement, qu'il étoit impossible de distinguer quelle des deux étoit la véritable. Elle avoit pris pour le moment de cette métamorphose, un instant où

les deux Rois avant que de s'asseoir parloient à la Fée DIAMANTINE; de sorte que quand ils se retournerent pour prendre leur place, l'un fut fort étonné de ne plus voir de BIBI, & l'autre fort surpris de voir deux BLANCHEBRUNES. GRACILIE rioit de tout son cœur, & tout le reste de la compagnie rioit de même autant que la bienséance pouvoit le permettre; mais rien n'égaloit l'étonnement de GRANATIS, qui n'étoit point encore initiée à ces misteres. Les deux Rois rioient aussi, quoique ce ne fût pas de si bon cœur. Vous voïez, dit FORTESERRE, ce que c'est que l'amour, il rend risibles les Rois mêmes par les caprices de celles qu'ils aiment; car on ne rit ici qu'à nos dépens. Non, dit une des BLANCHEBRUNES, on ne rit que pour vous faire rire; mais si

vous m'aimiez comme vous le dites, poursuivit-elle, vous devriez être charmé d'avoir deux moi, puisqu'on ne sçauroit trop avoir de ce qu'on aime. Point du-tout, répondit FORTESERRE, vous ne pouvez être deux vous, & ces deux-là ne m'aimeroient pas plus qu'une, dont je serois aimé si j'étois assez heureux pour l'être, puisqu'à coup sûr il y en auroit une des deux qui ne m'aimeroit pas; mais vous l'ignoreriez, reprit une BLANCHEBRUNE, & vous pourriez croire que l'une seroit l'autre, c'est-à-dire, seroit toujours celle qui vous aime. Je pourrois le croire, répondit FORTESERRE; mais je n'en serois pas sûr, & fussai-je aimé de cent BLANCHEBRUNES toutes aussi parfaites que la vraïe je ne serois pas content, puisque ce ne seroit pas elle, &

que je ne ſerois pas certain d'être aimé du vrai elle que j'aime. Vous avez raiſon, dit l'autre BLANCHEBRUNE; j'aime à voir que c'eſt au vrai moi qu'on ſeroit attaché, & j'oſe aſſurer VOTRE MAJESTE', SIRE, que ſi je vous aimois, je vous aimerois ſi parfaitement, qu'on ne pourroit vous aimer davantage, quand même vous ſeriez aimé de vingt BLANCHEBRUNES telles que moi. Vous ne ſeriez aimé que de plus de moi-même, mais pas davantage que le ſeul moi vous aimeroit, s'il oſoit une fois vous en aſſurer. Chere Princeſſe, s'écria FORTESERRE, après des paroles ſi charmantes, n'aïez pas la cruauté de me laiſſer ignorer plus long-tems ſi vous êtes ma vraïe BLANCHBRUNE, afin que ſi vous l'êtes, j'aille vous marquer avec tranſport toute ma

reconnoiſſance. Faites-vous connoître, chere Princeſſe, faites-la connoître, chere BIBI, ou mon impatience va devenir fureur. Vîte à votre gobelet, SIRE, dit une autre BLANCHEBRUNE, ſans cela vous allez effraïer toutes les BLANCHEBRUNES du monde. Comme elle parloit ainſi, TITI coupant un petit os ſur ſon aſſiette: *Ouf*, s'écria-t-il, feignant de s'être coupé. Auſſi-tôt une des BLANCHEBRUNES treſſaillit ſur ſa chaiſe, & s'écria: Qu'avez-vous, SIRE? J'ai trouvé ma chere BIBI, répondit TITI en regardant celle qui avoit treſſailli: Allons, fauſſe BLANCHEBRUNE, ne continuez plus de nous tromper. TITI avoit deviné juſte. C'étoit en effet BIBI qui reprit alors ſa forme naturelle, & qui fit ainſi voir à FORTESERRE que celle qui lui a-

voit dit des choſes ſi obligeantes, n'étoit pas la vraïe Princeſſe de BLANCHEBRUNE, il s'en plaignit, mais il s'appaiſa lorſque cette Princeſſe lui répondit : ſi je ne vous les ai pas dites, SIRE, comment ſçavez-vous que je ne les ai pas pensées ?

Ce badinage égaïa un peu le commencement du repas ; mais lorſque TITI fit part des nouvelles qu'il avoit reçûës, & qu'il ajouta qu'il partoit cette nuit même pour ſe rendre au Camp, la conſternation prit la place de la joïe, & la Fée eut beau faire pour la ranimer, elle n'y réuſſit pas mieux d'abord que TITI, quelqu'uſage qu'il fît de ſa Réthorique, pour faire voir la néceſſité de ce départ. Les ris ceſſerent chez GRACILIE, la vivacité de BLANCHEBRUNE fut éteinte, & la douleur qui ſe pei-

gnoit dans les beaux yeux de BIBI, trahiſſoit malgré elle la raiſon qu'elle affectoit de faire paroître pour plaire à ſon cher Prince. Cependant il fut réſolu que les Rois laiſſeroient à BITITIBI le Duc de FELICIE & ABOR; qu'on écriroit au Chevalier de TOBIFONDE de s'y rendre dès qu'il auroit fini ſes affaires, & qu'après que les Rois auroient appaisé l'émotion qui étoit dans les troupes, & qu'elles ſeroient renvoïées dans leurs quartiers, TITI retourneroit dans la Capitale, ſuivi du Prince de FULLFOI & du Duc de VAERVIR; que le Roi de FORTESERRE, ſuivi du Prince de FELICIE, du Prince de FRYCORE & du Duc d'EERHART, reviendroit à BITITIBI, pour y reprendre les Princeſſes & BIBI, qu'il meneroit lui-même

à la Cour avec Monſieur & Madame ABOR, le Duc de FELICIE & le Chevalier de TOBIFONDE. Cette réſolution calma les eſprits, & les bontés de DIAMANTINE leur auroient rendu leur premiere gaïeté, ſi leurs cœurs euſſent été moins ſenſibles à cette ſéparation, quelque courte qu'elle dût être.

DIAMANTINE demanda ce qu'étoit devenuë la beſace qu'elle avoit apportée il y avoit quelques jours. Madame ABOR dit qu'elle l'avoit fait ſerrer dans une armoire, où on fut la chercher par ordre de la Fée. Quand on la lui eut apportée, elle la coupa en deux, demanda du fil & une éguille, & fit de cette beſace quatre poches de veſte, dont elle donna deux à TITI, & deux à FORTESERRE. Elle prit elle-même la peine de coudre celles

de TITI en dedans les poches de sa veste, & dit à FORTESERRE de faire de même coudre à sa veste celles qu'elle lui donnoit, dès qu'il seroit sur les frontieres de ses Etats. Quelque puissans que vous soïez, leur dit-elle, souvenez-vous que vous n'avez rien que ce qu'on vous donne, que vos poches ne sont que des besaces, qu'on doit vous remplir, mais que la reconnoissance & votre intérêt vous obligent à vuider de même, en rendant à ceux qui vous donnent. L'avarice du Prince empêche la circulation des biens d'un Etat, elle appauvrit ses sujets, en les empêchant de s'enrichir, & il s'appauvrit enfin lui-même, s'il arrive quelques cas extraordinaires où la dépense augmente. Ce n'est pas l'argent qu'on possede qui rend riche, c'est celui qui circule. Il est

vrai, poursuivit la Fée, que comme vous devez être extrêmement attentifs à ne rien demander à vos sujets que de juste, vous devez de même l'être beaucoup à ne donner qu'à ceux qui ont besoin. Donner à ceux qui ont assez, n'est pas libéralité; c'est une prodigalité criminelle, puisqu'il est injuste de faire qu'un bien qui seroit nécessaire à l'un, devienne le superflu d'un autre. Je sçai que c'est une maxime du Roi de FORTESERRE, & qu'il l'a si sagement observée, que ses refus n'ont pas empêché qu'il ne passe pour un Prince aussi libéral qu'équitable; & je suis sûre que TITI aime trop la justice, pour ne pas se conformer à cette maxime. Dans le désordre où sont vos finances à l'un & à l'autre, je veux pendant un an vous dispenser de faire de nouvelles imposi-

tions ſur vos ſujets, & vous mettre cependant en état d'éxercer ces ſentimens de bonté & de libéralité, qui conviennent ſi bien aux Grands, que ſans cela les Rois mêmes ſe déshonorent. C'eſt pour cet effet que je vous ai fait des poches de la toile de ma beſace. La poche gauche aura toujours de l'argent; comptez ce qui s'y trouvera, & tranſportez-en les deux tiers dans la droite. Tout ce que vous voudrez donner, tirez-le de cette poche droite, juſqu'à ce qu'il n'y aïe plus rien: quand elle ſera vuide, comptez de nouveau ce qui ſe trouvera dans la gauche, en vous ſouvenant de n'en prendre jamais que les deux tiers, quelque grande ou quelque petite que ſoit la ſomme. Si vous donnez mal-à-propos, l'argent diminura; ſi vous donnez avec raiſon, il aug-

mentera toujours. TITI étoit dans la joïe de ſon cœur. Je vais, diſoit-il en lui-même, enrichir mes pauvres Païſans ; car ce ſera raiſon de leur donner beaucoup, & ma poche gauche ne déſemplira jamais. Après cela DIAMANTINE fit entrer trois de ſes Zéphirs, dont l'un apportoit une petite caſſette, le ſecond une corbeille, & l'autre une bouteille de cette liqueur incomparable qui pourroit rendre immortel. DIAMANTINE prit la petite caſſette couverte de peaux de lézards d'une beauté ſurprenante, toute garnie d'or, & cloutée de diamans : Tenez, dit-elle à Madame ABOR, voilà pour vous ; comptez que quand les Dames de la Cour verront ce qu'il y a dedans, elles vous croiront bien digne d'être la mere de la Reine, & qu'elles vous honoreront comme

ſi vous l'étiez vous-même. En voilà la clef, aïez-en bien ſoin. Ne peut-on pas voir ce qu'elle renferme, demanderent les Princeſſes inquiettes de le ſçavoir? J'y conſens, dit la Fée. Madame ABOR ouvrit la caſſette. On y trouva douze taſſes à chocolat, & leurs ſoucoupes de rubis cizelés; douze taſſes à caffé, & leurs ſoucoupes de diamans couleur d'ambre; douze à thé, leurs ſoucoupes de diamans verds, tous auſſi différemment cizelés & d'un travail admirable; trois pots à ſucre avec leurs couvercles, chacun aſſortiſſant à ces trois diverſes ſortes de taſſes; ſix petits préſentoirs chacun d'un ſeul diamant, une chocolatiere d'or avec ſon moulin d'un ſeul diamant, une caffetiere d'or d'une forme élégante & admirablement cizelée, avec trois robinets de diamans;

mans ; & une autre de même métal, avec un manche de diamant ; une teïerre dont le fonds étoit d'or, & tout le reste de diamant, avec une lampe de même ; trois douzaines de cuillieres de diamans, & quatre boëtes à thé aussi de diamans, & pleines de quatre thés différens & si exquis chacun dans leur sorte, qu'on auroit peine à croire que la terre pût produire des parfums si délicieux.

Il faudroit un Livre entier, & l'aide du plus habile Graveur qui fût au monde, pour donner la description éxacte du travail qui rendoit chacune de ces pieces plus admirable encore par l'ouvrage, que par la matiere. Ceux qui ne les ont pas vûës auroient de la peine à se représenter des choses si merveilleuses, puisque ceux mêmes qui les voïoient avoient peine à les croire. Madame

ABOR, toute indifférente qu'elle étoit pour ces sortes de choses, étoit saisie d'admiration, & la jeune GRANATIS en paroissoit pétrifiée. Enfin on referma la cassette, & DIAMANTINE ouvrit la corbeille. Autres merveilles plus surprenantes encore. Voilà une bague, dit-elle au Duc de FELICIE; que je vous donne comme le plus grand présent que je puisse faire à un Souverain. Quand quelqu'un viendra vous faire sa cour, ou qu'on vous fera le récit d'une affaire, si le cœur est faux, ou le récit infidéle, le diamant de votre bague changera de couleur. Ainsi on ne pourra vous tromper que quand vous n'aurez pas l'attention de la consulter. En voilà une autre, dit-elle, en s'adressant à la Princesse GRACILIE, ce n'est qu'un rubis d'une grosseur médiocre; mais

ne vous mariez jamais, si vous voulez être heureuse, ou n'épousez que celui qui préservera cette bague d'être détruite par le feu. Je vous assûre, Grande Fée, dit GRACILIE, que je n'oublirai pas ce que vous me faites l'honneur de me dire, & qu'ainsi je serai heureuse, ou que je ne me marirai jamais. Pour vous, MESDAMES, reprit DIAMANTINE, en regardant BIBI & la Princesse de BLANCHEBRUNE, voilà deux miroirs de poche, qui ont cette propriété, qu'en les ouvrant, vous y verrez toujours & à chaque instant ce que font ceux que vous aimez. Ah que vous me faites grand plaisir, s'écria BIBI! je l'aurai toujours devant les yeux. Et moi, dit BLANCHEBRUNE, je vous remercie, Grande Fée, je ne veux rien avoir qui puisse gêner ceux que j'aime, &

qui disent qu'ils m'aiment ; je veux les laisser à leur bonne foi, & que leur amour seul m'en réponde. Toujours la même, ma chere cousine, dit TITI ; toujours noble & délicate dans vos sentimens. Et moi, dit BIBI, ne le suis-je donc point ? Oüi, vous l'êtes aussi, ma chere BIBI, répondit TITI : vous agissez toutes deux différemment par les mêmes principes ; vous sçavez par une longue épreuve des sentimens qui m'attachent à vous, & qui ne se sont jamais démentis, malgré tant de traverses, que je ne doute pas que vous êtes si parfaitement sûre de moi, que je ne pourrai attribuer votre curiosité qu'à votre extrême attachement, sans vous soupçonner d'inquiétude ou de méfiance au sujet de mon amour ; au lieu que la nouveauté de l'engagement du Roi & de la

Princesse de BLANCHEBRUNE, l'aversion naturelle de ce Prince pour l'amour, la façon cavaliere dont il le traite, pourroit faire soupçonner la curiosité de cette Princesse de quelque méfiance; & c'est une délicatesse digne d'elle que d'écarter ce soupçon. Cependant FORTESERRE la pria très-instamment de vouloir prendre ce miroir, & d'en faire usage. Il protestoit qu'il ne demandoit pas mieux : mais quelque chose qu'il put dire, BLANCHEBRUNE s'obstina à ne le point garder. Elle auroit pourtant bien voulu l'avoir, pourvû que FORTESERRE n'en eût rien sçû. DIAMANTINE, qui pénétra les sentimens de la Princesse, reprit son miroir, & lui donna une petite loupe qui s'enfermoit dans un étui d'or tout couvert de pierreries de diverses couleurs, & tou-

tes si brillantes, qu'on avoit peine à en supporter l'éclat. Rien ne vous paroît si beau que cet étui, dit la Fée ; mais quand vous regarderez avec le verre qu'il renferme la plupart des insectes que les hommes méprisent faute de les voir, vous y découvrirez des beautés encore plus surprenantes. Ensuite s'adressant à Mademoiselle de GRANATIS, qui étoit à côté de la Princesse: Comme vous aimez les grenades, lui dit-elle, en voilà un bouquet fait de rubis & d'émeraudes ; il aura cette propriété, que conservant toujours extérieurement sa couleur vermeille, la grenade du milieu qui est un peu ouverte, deviendra intérieurement jaune, ou même noire, quand quelqu'un osera vous entretenir de quelques tendres sentimens qu'il ne voudra vous inspirer que pour vous sé-

duire. Ainsi, aimable GRANATIS, vous avez un moïen pour vous garantir des piéges où la plupart des hommes ne sont que trop habiles à faire tomber les jeunes personnes aimables comme vous. Vous feriez à Mademoiselle un plus beau présent, Grande Fée, dit une des Dames d'honneur, si vous lui donniez un moïen de se préserver du penchant qu'elle pourroit avoir à aimer ; car si ce penchant étoit violent, Mademoiselle pourroit bien oublier de consulter son bouquet, ou même y ajouter moins de foi qu'aux paroles séductrices de celui qu'elle aimeroit. Je n'en crois rien, répondit la Fée ; Mademoiselle aura plus de confiance en mes dons. A l'égard du penchant à aimer, il est si naturel, & il est si doux de le suivre, que j'aurois tort de rendre insensible une personne de son

âge ; c'est à la vertu à le régler, & la vertu n'est pas un don que je puisse faire ; elle s'acquiert par l'application à connoître ses devoirs, & par l'heureuse habitude de s'y conformer. Mademoiselle de GRANATIS répondit qu'elle sçavoit trop ce qu'elle devoit à l'honneur que la Princesse de BLANCHEBRUNE lui avoit fait, & trop ce qu'elle se devoit à elle-même, pour craindre les risques dont on la menaçoit. Pour vous, MESDAMES, dit la Fée, en s'adressant aux Dames d'honneur, voilà deux éventails assez bien montés comme vous voïez ; en effet ils étoient tout garnis de pierreries ; recevez-les, je vous prie : ils ont cette propriété, que lorsque vous serez dans quelqu'endroit public, où vous verrez quelqu'un que vous voulez qui vous joigne, vous n'aurez qu'à le

souhaiter ; en ouvrant & refermant l'éventail, aussi-tôt ce quelqu'un sera auprès de vous. Cela est charmant, dirent les Dames d'honneur, en faisant leurs remercimens à la Fée ; si nous étions un peu coquettes, nous pourrions désespérer toutes les femmes. Oüi, dit le Prince de FRYCORE, & les faire déchaîner contre vous. Que cela feroit-il, répondirent-elles ? Nous aurions les rieurs de notre côté. DIAMANTINE tira ensuite de la corbeille quatre tabatieres, dont chacune n'étoit faite que de deux diamans, & les donna aux quatre Seigneurs, en leur disant que ces tabatieres avoient le même avantage que le miroir de poche qu'elle avoit donné à BIBI ; qu'en regardant dans l'intérieur du dessus, ils y verroient ce que feroient leurs maitresses ou leurs femmes. Deux

de ces tabatieres eurent le sort d'un des miroirs. Le Prince de FULLFOI & le Duc d'EERHART prierent la Fée de les dispenser de les recevoir. Nous sommes mariés, dirent-ils, nous sommes très-contens de nos femmes, nous ne voulons point être tentés d'avoir sujet de l'être moins. Quand on est engagé dans un lien indissoluble, le plus sage est de ne chercher qu'à voir des roses où on ne trouveroit peut-être que des épines. Pour le Prince de FRYCORE & le Duc de VAERVIR, qui n'étoient point mariés, l'un ne l'aïant point été, & l'autre aïant perdu sa femme, ils accepterent ces tabatieres avec grand plaisir. En échange DIAMANTINE donna au Prince de FULLFOI & au Duc d'EERHART deux pommes de cannes de diamans, au bord desquelles il y avoit un pe-

tit bec de diamant couleur de feu. Servez-vous de ces pommes à vos cannes, dit la Fée ; quand vous chercherez quelqu'un sans sçavoir où il est, ou qu'en voïageant vous serez incertain du chemin que vous devez prendre, faites attention au côté vers lequel ce bec sera tourné ; c'est une boussole pour la terre infiniment plus parfaite que celle dont on se sert sur la mer. Ce bec vous conduira directement à la personne, ou au lieu que vous chercherez. Vous, ABOR, reprit la Fée, que TITI destine pour être le Chef de ses Conseils ; voici un télescope si petit, qu'on pourroit le prendre pour une simple lunette d'approche ; mais si parfait, qu'il vous fera découvrir, malgré l'obscurité de la nuit même, ce qui se passe dans les lieux vers lesquels vous l'aurez pointé ; il s'allonge

& ſe racourcit, & vous voïez ſur ſon étui une multitude de lignes entre leſquelles ſont des chifres; quand vous voudrez voir ce qui ſe paſſe en quelqu'endroit, ſçachez ſeulement à quelle diſtance cet endroit eſt de vous, & allongez ou racourciſſez le téleſcope ſur le chiffre qui marquera cette diſtance: alors vous ſerez ſurpris de voir que les toits mêmes des maiſons ne pourront vous dérober ce que feront leurs habitans. Si pour vous en ſervir plus commodément, vous voulez lui faire faire un pied ſur lequel il tourne & ſe hauſſe & ſe baiſſe en tout ſens, vous n'aurez, après l'avoir fixé, qu'à ouvrir cette petite couliſſe que vous voïez au milieu, & placer vis-à-vis l'ouverture un carton, tout ce qui ſe fera dans les lieux que vous voudrez examiner s'y peindra auſſi exactement que

le sont les objets qui se peignent dans la chambre obscure.

Le Prince de FELICIE, qui se trouvoit placé entre ABOR & le Roi de FORTESERRE, étoit le seul qui n'avoit point reçû de présent. Pour vous, mon cher Prince, dit la Fée, je n'ai qu'une boëte d'or à vous donner, la voilà; elle est toute unie, mais le dessus se couvrira de pierreries à mesure que vous serez aimé de quelque belle; de sorte que vous pourrez compter les cœurs dont vous ferez la conquête, par le nombre des diamans qui s'arrangeront sur cette tabatiere. Celles qui voudroient vous cacher leurs sentimens le voudroient en vain, vous n'aurez qu'à leur laisser toucher cette tabatiere, quand elles l'ouvriront, elles en répandront toujours le tabac. Cependant vous ne posséderez point la personne

qui vous aimera le plus, & que vous aimez le plus parfaitement, qu'après avoir perdu sans dessein cette tabatiere dans un grand fleuve. Le Prince de FELICIE fit un remerciement assez mal arrangé en recevant ce présent, qui, dès qu'il fut dans ses mains, se couvrit tout d'un coup de sept diamans de diverses couleurs, parmi lesquels un rubis balais se trouvoit, sans comparaison plus gros que les autres. Cela ne commence pas mal, s'écria toute la Compagnie, voilà déja sept personnes qui vous aiment, & qui vous ont aimé sans doute lorsque vous n'étiez que L'EVEILLE'; quelles moissons de cœurs allez-vous faire, maintenant que vous êtes Prince de FELICIE! Je n'en veux qu'un, dit-il, & si quelque chose pouvoit me flatter par le nombre, ce ne seroit que pour

mieux marquer ma fidélité & ma constance à celui même que je n'obtiendrai pas. Pourquoi déſeſpérer, dit la Princeſſe de BLANCHEBRUNE ? Avez-vous déja oublié que quand vous perdrez cette tabatiére dans un fleuve, vous poſſéderez alors celle qui vous aime le plus, & que vous aimerez le plus parfaitement. Dites donc, MADAME, reprit le Prince, que j'aime le plus parfaitement, car je vous aſſure que j'aime déja celle que j'aimerai toute ma vie. Eh ! mon cher Prince, s'écria TITI, je ne te croïois pas l'ame ſi tendre. Il n'auroit donc pas fallu vivre avec un Maître tel que vous, répondit le Prince de FELICIE, ou pour dire plus encore, n'avoir pas vû celle que j'aime. Il prononça ces mots d'un ton ſi plein d'amour, & avec un air ſi pénetré, que tout le

monde eut envie de rire, tant on s'attendoit peu à trouver en lui de pareils ſentimens. On remarqua pourtant que depuis quelque tems, il avoit beaucoup perdu de ſa gaïeté ordinaire, d'où l'on conclut qu'en effet il pouvoit fort bien être auſſi amoureux qu'il le diſoit. On tâcha de deviner, mais perſonne ne rencontra juſte.

Cependant la Fée aïant renvoié ſa corbeille, & la bouteille qu'elle avoit fait apporter étant vuide, on propoſa d'aller encore faire un tour dans les jardins & dans le parc, avant que de quitter ces lieux charmans. On y alla pendant qu'on préparoit tout pour le départ des deux Rois & de ceux qui devoient les ſuivre. La nuit étoit claire, l'air étoit doux & parfumé des parfums de mille fleurs. On ſe promenoit en

liberté, & quoiqu'on ne s'éloignât pas beaucoup les uns des autres, chacun insensiblement s'écartoit au hazard, & les deux Rois avec dessein. FORTESERRE se trouva avec la Princesse de BLANCHEBRUNE; TITI avec BIBI; le Prince de FELICIE donnoit la main à la Princesse GRACILIE, que suivoient une Dame d'Honneur, la jeune GRANATIS & le Prince de FRYCORE. On peut juger de ce que FORTESERRE & BLANCHEBRUNE se dirent; de ce que se dirent TITI & BIBI. Les deux Rois se trouverent également contens.

Dans la conversation particuliere du Prince de FELICIE & de GRACILIE, cette Princesse lui avoit demandé d'abord d'être sa confidente, ensuite elle l'avoit félicité du plaisir de voir chaque

jour ſa tabatiere ſe couvrir de quelques nouveaux diamans. Il lui avoit répondu qu'il ne croïoit pas qu'on dût trouver du plaiſir à ſe voir aimé quand on n'aimoit pas; ou que ſi c'en étoit un, ce n'étoit que l'effet d'une vanité indigne d'un honnête homme; qu'on devoit, au contraire, être très-fâché d'être aimé de quelqu'un pour qui on ne pouvoit avoir de retour; & ſi je n'étois retenu, pourſuivit-il, par le reſpect que je dois à la Fée, je vous aſſure, MADAME, que je jetterois dans le premier fleuve que je trouverois, la tabatiere que j'ai reçûë d'elle. Quoi! dit la Princeſſe, vous oubliez toujours que la perte involontaire de cette tabatiere doit vous annoncer le moment où vous poſſéderez celle qui vous aime, & que vous aimez. Non, MADAME, répondit le Prince,

j'aime une personne qui ne peut être à moi ; mon dessein est de l'aimer toute ma vie, & de faire mon bonheur de mon amour, quoique destitué d'ésperance ; & je l'aime au point que si je croïois être heureux avec une autre, je renoncerois plutôt à la vie que de consentir à l'être ainsi. On ne peut aimer plus parfaitement, dit la Princesse, & je doute même qu'on le puisse. Non, MADAME, non, n'en doutez pas, je vous assure que je ne dis rien que je ne ressente jusques au fonds du cœur. Mais à propos de tabatiere, reprit GRACILIE, sçavez-vous s'il y a du tabac dans celle que DIAMANTINE vous a donnée ? Il me semble qu'on n'y a pas regardé. Voulez-vous le voir, dit le Prince ? Non vraiment, répondit la Princesse, regardez-y vous-même ; s'il y en avoit, & que par hazard je

vinsse à le répandre, vous me mettriez au nombre de vos conquêtes, & je n'aime pas la foule. Vous me faites tort, MADAME, répondit-il, de me croire présomptueux jusques à cet excès. Non, MADAME, non, vous répandriez vingt fois le tabac de cette tabatiere, que je ne l'attriburois jamais qu'au hazard. De l'humeur dont je vous vois, & avec les sentimens que vous avez, dit la Princesse, si ma bague tomboit dans le feu, vous ne voudriez point la retirer. Non assurément, MADAME, après ce que je sçai, je ne serois pas assez téméraire pour oser le faire, je sçai trop le respect que je vous dois. Ce n'est pas cela qui vous retiendroit, dit-elle en s'arrêtant pour prendre sous le bras la jeune GRANATIS, qui étoit à quelques pas derriere elle. Rien autre

chose, en vérité, dit le Prince de FELICIE. Si cela eſt, dit GRACILIE, vous auriez beaucoup de reſpect.

On fut près d'une heure à ſe promener ainſi, & on s'étoit raſſemblé au milieu du jardin, lorſqu'on vint avertir les Rois que tout étoit prêt pour le départ. A ces mots, tous ſentirent dans le cœur une ſorte de ſaiſiſſement plus ou moins vif; mais il fallut le ſurmonter & ſe ſéparer. Je ne vous fais point de remercimens, dit TITI à DIAMANTINE, en prenant congé d'elle, j'en aurois trop à vous faire, & vous ſçavez que vos bienfaits ne tombent pas ſur des ingrats. Venez, je vous ſupplie, ſouper quelquefois avec les Princeſſes pendant notre abſence, & continuez-nous toujours l'honneur de votre amitié. FORTESERRE lui demanda la

même grace, elle les en assura. La Princesse GRACILIE & BIBI, & à leur exemple la Princesse de BLANCHEBRUNE, avoient demandé qu'on leur laissât les habits qu'on leur avoit prêtés pour aller à la chasse, afin de les avoir prêts, disoient-elles, s'il leur prenoit envie d'y retourner. GRACILIE & BIBI s'informerent de ce qu'ils étoient devenus; on leur répondit qu'on les avoit laissés dans leur chambre, ce qui leur fit grand plaisir. Enfin les Rois qui n'avoient absolument point voulu se servir de carosse, monterent à cheval & partirent avec le Prince de FELICIE & les Seigneurs de leur suite. L'aurore ne paroissoit point encore, l'obscure clarté de la nuit convenoit à l'envie qu'ils avoient de s'abandonner à leurs rêveries. Ils marcherent presque sans se

parler, jusques au lever du soleil. Mais lorsque cet astre rendit les campagnes riantes, par les premiers raïons de sa brillante lumiere, il rendit une sorte de gaïeté aux esprits. Ce qui inquiétoit le plus TITI, c'est qu'ils avoient au moins pour neuf jours de marche avant que d'arriver au Camp, & qu'il craignoit d'y arriver trop tard. L'usage des Postes n'étoit pas encore établi dans son Roïaume, tel qu'il l'est à présent. On s'y étoit autrefois servi d'hirondelles qu'on peignoit de diverses couleurs, de pigeons ou de chiens pour porter les Lettres, & on s'en servoit même encore quelquefois, surtout entre les Commerçans & les Amans. Depuis, on avoit établi des Messagers dans chaque Village, qui se donnoient successivement les Lettres dont ils

étoient chargés, & le Roi avoit une Compagnie de Coureurs, qu'on diſtribuoit en relais, depuis les lieux où il étoit, juſqu'à ceux où il avoit des affaires preſſantes. On ſe ſervit ſous GINGUET de chevaux, qu'on obligeoit les Païſans de fournir, ou que les Couriers du Roi prenoient à ceux qu'ils trouvoient ſur leur route, en leur donnant celui ſur lequel ils étoient montés, pour le rendre à celui à qui il appartenoit, & ainſi de ſuite. Mais TITI trouva que c'étoit une véxation qui faiſoit un grand tort aux Voïageurs & aux Laboureurs; ceux qui couroient ainſi de la part du Roi, ſurmenant les bons chevaux, & crevant les mauvais. Dès le tems que TITI partit de ſa Capitale avec FORTESERRE, pour venir à la petite maiſon, il commença

mença à établir sur la route des chevaux de relais pour les Couriers, mais il n'y en avoit point sur le chemin qu'il devoit suivre pour aller au Camp, & il n'avoit pas eu le tems d'y en établir. Le Prince de FELICIE & le Duc de VAERVIR demanderent la permission de prendre des chevaux de Village en Village, pour courir la poste, promettant de les païer au double s'il leur arrivoit quelqu'accident, & assurerent SA MAJESTE' qu'avant trois jours ils arriveroient au Camp, où ils ne doutoient pas que les Troupes ne se tinssent en suspens, lorsqu'elles seroient informées de la prochaine arrivée du Roi. La nécessité urgente des affaires, & la confiance que TITI avoit dans le Prince de FELICIE & le Duc de VAERVIR, le firent consentir à une proposi-

tion, dont l'exécution paroissoit importante, & prouvoit également leur zele pour le service du Prince. Dans le premier Village qu'on trouva, TITI se fit conduire chez le Juge, auquel il fit écrire, de sa part, l'ordre nécessaire pour faire fournir des chevaux & un guide à cheval au Prince & au Duc; avec injonction à tous les Juges des Villages par où ils passeroient, de le signer aussi. Et après avoir donné au Prince & au Duc beaucoup d'argent, qu'il leur dit de ne point ménager, ils partirent avec des chevaux & un guide que ce premier Village leur fournit.

Cependant dès qu'on sçut dans ce Village, que le Roi étoit chez le Juge, tous les habitans, hommes, femmes & enfans accoururent pour le voir. Le Roi se mit à la fenêtre, & eut la bonté d'y

rester quelques momens, pendant lesquels considérant cette multitude de gens, elle lui parut plutôt, aux mauvais habillemens & aux visages haves, noirs & secs, une troupe de gueux, qu'une Communauté d'habitans. Il se retira pour compter des ginguets d'or, qu'il faisoit passer de sa poche gauche dans la droite, dont il emplit ensuite le chapeau du Prince de FRYCORE, pour les distribuer. Ce Duc se mit sur le pas de la porte du Juge, ordonna à tous ceux qui étoient à droite de passer à gauche, & ensuite de défiler devant lui un à un. Il donnoit à chacun deux ginguets d'or, tant aux hommes, qu'aux femmes & qu'aux petits enfans. Et après en avoir ainsi distribué une centaine, comme il auroit fallu perdre trop de tems à donner le reste, il le remit, par l'or-

dre du Roi, à quatre habitans pour en continuer la distribution en présence du Juge. Ce qu'il y auroit de surplus devoit être emploïé à acheter douze chevaux, & à faire bâtir une maison pour la Poste au milieu du Village. Voilà le premier établissement de la Poste dans le Roïaume de TITI; car il ordonna la même chose dans tous les lieux de cette route, où il le jugea nécessaire; & de plus, il écrivit aux Secretaires d'Etat de faire établir de semblables Postes sur la route qu'il devoit tenir pour revenir du Camp dans sa Capitale.

Les deux Rois continuerent leur voïage sans aucun accident; quand la poche droite de TITI étoit vuide, il avoit soin de tirer exactement de la gauche les deux tiers de la somme qu'il y trouvoit; & quand il passoit dans

quelque Village, il vuidoit toujours la poche droite, en laissant tomber à terre de sa main tous les ginguets qu'il y tenoit, comme s'ils eussent tombé d'une poche percée. Il avoit défendu aux gens de sa suite de dire qu'il étoit le Roi, afin que la complaisance qu'il auroit eu pour se laisser voir au peuple ne retardât point son voïage; de sorte que dans tous les endroits où il ordonna d'établir une Poste, c'étoit tantôt le Prince de FRYCORE, tantôt le Prince de FULLFOI qui en portoient l'ordre & l'argent. Ils traverserent plusieurs Bourgs & petites Villes, où les maisons mal bâties & plus mal entretenuës, jointes à la mal-propreté des lieux, ne répondoient que trop à la misere de la campagne. Les seules Villes considérables qu'ils trouverent en assez bon état, fu-

rent *Guerre'vick* & une autre place forte à deux journées du lieu où le Camp s'étoit formé. Le Gouverneur, qui n'avoit pas été le maître de retenir la garnison, y faisoit monter la garde par les Bourgeois. Il fut bien étonné lorsqu'ils lui amenerent le Roi, qu'il reconnut aussi-tôt. Il se plaignit de ce que le Prince de FELICIE & le Duc de VAERVER, qui étoient, dit-il, passés il y avoit trois jours, ne lui avoient point dit que SA MAJESTE' dût arriver. Ils n'avoient garde, répondit le Roi, je leur avois défendu de le dire; & je vous prie même qu'on ne sçache pas ici que j'y suis. Cette défense venoit trop tard, la nouvelle en étoit déja répanduë, & tous les habitans de cette Ville accouroient au Gouvernement. Cela fut cause que les deux Rois ne voulurent pas y

dîner, & que s'y étant ſeulement rafraîchis pendant une demie-heure, ils remonterent à cheval; ils traverſerent la Ville à petits pas, pour donner au peuple la ſatisfaction de les voir, & ordonnerent qu'on fermât les portes dès qu'ils ſeroient ſortis, parce que pluſieurs gens de la Ville ſe diſpoſoient à les ſuivre. Ce fut le bonheur de deux pauvres malheureux qu'ils trouverent à trois quarts de lieuë de la Ville. On les menoit en priſon. C'étoit deux hommes commis pour recevoir les contributions d'un Village. Des Alguazils les conduiſoient comme des criminels. Ils les avoient liés enſemble, & les faiſoient marcher rudement entre leurs chevaux. Les femmes de ces malheureux, une grande fille & un petit garçon les ſuivoient en faiſant des cris perçans, & en arro-

ſant le chemin de leurs larmes. Qu'ont fait ces gens-là, demanda le Prince de FULLFOI par l'ordre de TITI? Ce ſont des Commis aux contributions, & qui ne veulent pas païer, répondirent les Alguazils. Hélas! s'écrierent ces pauvres gens, c'eſt que nous ne le pouvons pas. Ils ont déja tant fait de ſaiſies & d'éxécutions dans le Village, qu'ils l'ont mis hors d'état de païer ce qu'il faut au Roi, & quand il n'y a plus rien à prendre, ils nous menent en priſon. Quand ces gens ſeront en priſon, demanda TITI, qu'arrivera-t-il? Que s'ils ne païent pas, ou qu'on ne païe pas pour eux, on vendra tout ce qu'ils ont, répondirent les Alguazils, & qu'on les y laiſſera juſqu'à ce qu'ils aïent tout païé. Et comment feront-ils de l'argent pour païer, s'ils ſont en priſon, répon-

dit FORTESERRE? Ce sont leurs affaires, répondirent les Alguazils. Et les miennes aussi, dit TITI, aussi émû de pitié que de colere. Les Alguazils n'oserent rien dire; ils virent bien qu'il falloit que celui qui parloit fût quelque grand Seigneur. Hélas! s'écrioient ces femmes désolées, ils démoliront jusqu'à nos pauvres maisons, comme ils ont fait il y a deux ans à d'autres, & puis ils laisseront encore ces pauvres hommes mourir en prison. Eh, mes bons Seigneurs, continuerent-elles en se jettant à genoux avec la jeune fille & le petit garçon, & redoublant leurs cris & leurs larmes, aïez pitié de nous, mes bons Seigneurs; aïez pitié de nous, & de ces pauvres malheureux. TITI demanda ce qu'ils devoient. Ils dirent qu'on leur demandoit quatre mille cinq cens

ſoixante-dix-ſept ginguets d'argent, cinq ſols, neuf deniers, & que les Alguazils avoient fait pour plus de ſix mille ginguets de frais au Village, qui païoit dix-huit mille ginguets de contribution. Déliez-les, dit TITI aux Alguazils, nous allons païer pour eux. Les Alguazils n'oſerent déſobéïr. Le Roi païa, & convertit en larmes de joïe & en bénédictions, les larmes de déſeſpoir & les ſanglots de ces pauvres gens. Mais ce qui irrita ſi fort TITI, qu'il eut beſoin de toute ſa modération pour retenir ſa colere, fut qu'après avoir païé les quatre mille cinq cens ſoixante-dix-ſept ginguets, cinq ſols, neuf deniers, les Alguazils dirent qu'il leur falloit à eux, pour leur courſe, dix écus. TITI les leur fit pourtant païer.

Ce jour étoit deſtiné à faire

voir aux Rois la dureté des contraintes, & l'injuſtice dont elles étoient ſouvent accompagnées. A l'entrée du ſecond Village que LEURS MAJESTE'S alloient traverſer, elles virent une troupe de gens aſſemblés devant une maiſon, dont les uns juroient, & les autres pleuroient. FRYCORE & FULLFOI furent s'informer de ce que c'étoit. Un Alguazil & ſon ſecond venoient de faire une ſaiſie, & dreſſoient un procès verbal de rébellion à Juſtice, parce qu'ils prétendoient qu'une femme furieuſe comme un dragon, & aidée de ſes voiſins ne vouloit pas leur laiſſer emporter ce qu'ils avoient ſaiſi. Ils avoient pris un drap dans lequel étoit couché un homme attaqué d'une groſſe pleureſie, & preſque eſtropié d'un coup de faux qu'il avoit reçû par accident; ils avoient pris ſa couver-

ture, & ne l'avoient laiſsé que ſur de la paille rangée dans le coin d'une pauvre chambre, qui n'étoit pas même carelée; ils avoient ſaiſi une marmitte de fer, dont une partie des rebords étoit rompuë: enfin ils avoient ſaiſi juſques à une faux, une cognée & des coins de fer; car ce pauvre homme étoit faucheur & bucheron. Le Prince de FULLFOI vint rendre compte aux deux Rois de ce qui ſe paſſoit, & le Prince de FRYCORE mit pied à terre, & entra pour s'en convaincre par ſes propres yeux. Il revint confirmer aux Rois ce que FULLFOI avoit rapporté. TITI fit appeller l'Alguazil, à qui il demanda par l'ordre de qui il faiſoit cette exécution: Par celui de Meſſieurs les Tréſoriers de la Province, répondit-il. Mais ſçavez-vous, lui répondit TITI, qu'il eſt expreſ-

sément défendu de saisir les outils de qui que ce soit, & que vous avez saisi la faux & la cognée de cet homme ? Oh, oh, défendu, dit l'Alguazil; si nous ne saisissions les outils, nous n'aurions souvent rien à saisir, & il faut bien que Messieurs les Trésoriers soient païés. En finissant ces mots, il retournoit d'un air assez insolent continuer son procès verbal, lorsque le Roi le rappella : Ne soïez pas si prompt, lui dit TITI; écoutez. Croïez-vous que ce soit les intentions du Roi & de ses Ministres qu'on tire de dessous un pauvre malade le drap dans lequel il est couché, & qu'on saisisse jusqu'à sa marmitte ? MONSIEUR, répondit l'Alguazil, avec votre permission, je n'ai que faire de vos raisons; le Roi veut être païé, & je fais mon métier. Combien doit cet homme, demanda

TITI ? Six ginguets d'argent, dit l'Alguazil ; les voulez-vous païer ? Mais, ajouta le Roi, ce que vous lui avez saisi, vaut plus. Et n'y a-t-il pas ma course, & les frais de la vente, reprit l'Alguazil ? Combien est votre course, dit le Roi ? Trois ginguets, répondit l'Alguazil ; car nous sommes venus exprès. Cela n'est pas vrai, s'écrierent des Païsans, il a déja fait trois saisies dans le Village, & il en venoit de faire deux à un quart de lieuë d'ici. Tai-toi, dit l'Alguazil, en regardant de travers un de ceux qui venoient de parler ainsi, tu me la païeras. Il faut que je vous païe auparavant, Monsieur l'Alguazil, répondit TITI ; qu'on aille chercher le Juge, & qu'il vienne au plutôt. Oüi, oüi, MONSIEUR, dit alors l'Alguazil, qu'on aille chercher le Juge ; tout grand Seigneur que vous

puissiez être, sçachez que je ne vous crains ni vous, ni d'autres, & que si vous me troublez dans mes fonctions, Messieurs les Trésoriers sçauront bien en avoir raison. Soit, dit le Roi. L'Alguazil retourna à son procès verbal, & les deux Rois se retirerent à quelques pas de là. Je vous demande bien pardon, dit TITI à FORTESERRE, des scenes que je vous donne; elles sont bien indignes de vous, & je ne crois pas que jamais Rois aïent eu de telles conversations; mais j'apprends ainsi ce que je ne sçaurois jamais, ne fût-ce que parce qu'on en trouveroit les détails trop bas pour m'en instruire. Que me dites-vous, SIRE, répondit FORTESERRE? Ne croïez-vous pas que je pense que tout ce qui arrive dans votre Roïaume, se passe aussi dans le mien, & que j'ai même intérêt que vous à le sçavoir,

pour y mettre ordre ? Le moindre Païſan de nos Etats ne nous appartient-il pas autant que le plus grand Seigneur, & ne lui devons-nous pas la même juſtice ? Voïez l'inhumanité que des concitoïens exercent les uns contre les autres. Le croirions-nous, ſi nous ne l'avions vû ? Un brave Soldat expoſe ſa vie & ſes membres pour qu'un Païſan puiſſe cultiver ſon champ en ſûreté, & un coquin d'Alguazil qui le ruine, ſous l'autorité des Tréſoriers, vole plus en une ſemaine que n'eſt la paie d'un Soldat pendant deux mois. Avez-vous remarqué, continua-t-il, que je me ſuis fait donner mon gobelet ? Malgre votre exemple, j'ai ſenti que la colere me ſurmontoit. Cette colere eſt digne de vous, SIRE, répondit TITI, puiſqu'elle ne vient que de votre pitié pour les malheureux, & de votre amour pour la

justice ; mais l'objet sur qui elle auroit dû tomber, est trop vil : je vais faire donner un ordre au Gouverneur de GUERREWICK pour le faire punir comme il le mérite. Il dit au Prince de FULLROI de l'écrire. Ce Prince ne l'avoit pas encore fini, qu'on vint dire au Roi que le Juge avoit répondu que si on avoit besoin de lui, on n'avoit qu'à le venir trouver. Allons-y donc, dit TITI ; & il y alla, après avoir commandé à un des gens de la suite de faire garoter l'Alguazil & son second, de les y faire conduire, & de donner dix ginguets d'or pour le pauvre malade ; ce qui fut exécuté. TITI s'étant rendu chez le Juge, vouloit qu'il se chargeât de faire sûrement conduire l'Alguazil & son second à la Ville prochaine. Le Juge disoit que ce n'étoit point son affaire, & qu'il ne vouloit

point s'en mêler. Les deux Rois avoient beau lui dire qu'il étoit établi pour rendre la justice, & empêcher les véxations qu'on vouloit faire aux sujets du Roi, il répondoit toujours que ce n'étoit pas son affaire, qu'il ne se mêloit point de ce qui regardoit Messieurs les Trésoriers ; c'étoit son refrein perpétuel. Il ordonna même qu'on déliât l'Alguazil & son second, dès qu'il les vit paroître, & menaça ceux qui l'avoient fait. TITI aïant soupçonné qu'il pourroit bien y avoir quelque connivence entre eux, le fit lier avec les deux autres, & ordonna qu'ils fussent conduits tous trois au Gouverneur de GUERREWICK. Ce ne fut pas sans peine qu'il obligea les Païsans de s'en charger ; les Païsans craignoient les suites, & TITI fut obligé de leur déclarer qu'il étoit le

Roi, & d'ajouter quelques mots, qu'il écrivit de sa propre main, à l'ordre que le Prince de FULLFOI avoit écrit pour le Gouverneur de GUERREWICK. Mais ce qui convainquit parfaitement qu'il étoit en effet le Roi, c'est qu'il fit donner quatre ginguets d'or à chacun des six Païsans qu'il chargea de conduire ces trois hommes, & qu'ensuite il donna deux cens ginguets d'or, pour être distribués également entre tous les habitans de ce Village. Après quoi les deux Rois continuerent leur route, faisant de grandes réflexions sur la maniere d'asseoir & de lever les contributions des Villages, & concluant que puisque rien ne paroissoit plus judicieux, ni plus sage que l'établissement qu'on avoit fait à cet égard, & que cependant rien n'étoit plus oné-

reux aux Peuples, rien n'étoit plus difficile dans l'administration des affaires publiques, que le choix des moïens ; mais que plus il y avoit de difficultés, plus un grand Roi devoit redoubler de courage & d'application pour les surmonter.

Enfin le lendemain ils arriverent au Camp un peu avant la fin du jour. L'Armée instruite de leur arrivée par le Prince de FULLFOI, qui avoit pris les devans, se trouva sous les armes, & fit de triples décharges de toute sa mousqueterie & de toute son artillerie. Tout retentissoit des cris de joie du soldat. Mais il s'étoit si bien mis dans la tête que, pour marquer son amour pour le Roi, il falloit le venger de TRIPTILLON, que les deux Rois & tous les Officiers eurent pendant quelques jours beau-

coup de peine à leur persuader qu'il falloit prouver leur amour par leur obéissance, & non par une entreprise contraire aux volontés de leur Prince.

Quand on eut ramené les esprits au point qu'on vouloit, TITI fit chaque jour la revûë d'un certain nombre de Régimens, à qui il faisoit donner un ginguet d'or pour chaque Soldat, avec une gratification pour les Officiers, & le lendemain qu'ils avoient passé en revûë, on les faisoit partir pour aller en garnison.

C'est ainsi que le Roi dispersa l'Armée, & préserva la Province de TRIPTILLON des maux qu'un autre Prince lui auroit fait souffrir. Les deux Rois bien secondés par les Généraux & le Prince de FELICIE, qui étoit fort aimé des Soldats, furent près

d'un mois à mettre tout en ordre, pendant lequel tems FORTESERRE reçut trois Lettres de la Princeſſe GRACILIE & de la Princeſſe de BLANCHEBRUNE, à laquelle il écrivit auſſi trois fois. TITI en reçut auſſi trois de BIBI; mais il ne lui écrivit qu'une fois, encore ne fut-ce que deux mots, lorſqu'il partit du Camp pour retourner à ſa Capitale.

Voici une Lettre de BIBI, qui apprend ce qui ſe paſſoit à BITITIBI pendant l'abſence des deux Rois.

LETTRE de BIBI à TITI.

De Bititibi ce 4. Septembre.

DEpuis que vous êtes parti, mon cher Roi, ces lieux ont bien changé de face. Ils ne nous paroiſſent plus que de beaux déſerts, où

nous allons errer pour nous occuper de vous ſans diſtraction. J'ai ſans ceſſe devant les yeux le miroir que la Fée m'a donné ; jamais elle n'a fait un préſent plus utile à quelqu'un qui aime. J'y vois tout ce que vous faites, je ſouffre de toutes vos fatigues, mais je me conſole puiſque vous vous portez bien. La loupe que la Fée donna à la Princeſſe de BLANCHEBRUNE, *a la même vertu que mon miroir. Elle lui ſert à voir tout ce que fait le Roi de* FORTESERRE, *mais elle ne veut point qu'il le ſçache, ainſi je vous prie de ne lui en rien dire. Nous étions enſemble à vous conſidérer, lorſque vous aviez vos belles converſations avec des Païſans & des Alguazils ; en vérité, vous êtes des Rois comme il n'y en a point. Depuis votre départ, la Princeſſe* GRACILIE *& moi ſommes toujours en habit de chaſſe, quoique*

nous n'aïons pas ſongé une ſeule fois à y aller. Je ſoupçonne qu'elle ſe plaît à cet habillement par la même raiſon que moi ; c'eſt encore un ſecret que je vous confie. Elle a beaucoup perdu de ſa gaïeté, & ne cherche pas moins que nous à être ſeule dans de petites allées ſombres. Les fondemens de la muraille, que vous avez ordonné qu'on faſſe autour des treize arpens, ſont déja poſés. Le Capitaine POIRAU *a grand ſoin de faire avancer l'ouvrage, c'eſt le meilleur homme du monde ; il nous fait des Hiſtoires de vieilles Guerres, & des Contes de Garniſon, tels que nous nous trouvons forcées de rire plus que nous ne le devons dans votre abſence. Je vous en dis ma coulpe, mais vous voïez par-là que je ſuis auſſi raiſonnable que vous l'avez ſouhaité. Le neveu du Capitaine* POIRAU *eſt fort joli, je crois qu'il*

qu'il ne se rendra pas indigne des bontés de VOTRE MAIESTE'.
Le Chevalier de TOBIFONDE *est arrivé depuis deux jours, avec armes & bagages, c'est-à-dire, qu'il est tout prêt à partir avec nous. Mon pere & lui sont comme deux Amans qui ont mille choses à se dire, ils sont toujours ensemble. Je ne vous conseille pas de vous servir de deux Ministres qui sont dans une si grande union. Ils n'admettent, dans leurs entretiens secrets, que le Duc de* FELICIE, *qui se porte bien. La Fée n'est venu souper avec nous que trois fois. Elle y vint le lendemain de l'arrivée du Chevalier de* TOBIFONDE, *& lui fit présent d'un petit Bureau portatif, où il y a autant de tiroirs qu'il y a de Provinces dans votre Roiaume; chaque tiroir est marqué du nom d'une de ces Provinces, & en contient la carte.*

Et ces cartes sont faites avec tant d'art, que par des chiffres de diverses couleurs, qui s'augmentent ou se diminuent d'eux-mêmes, on voit & on verra toujours actuellement, combien il y a de peuple dans chaque Ville, Bourg & Village, & quel sorte de peuple ; combien il y a d'arpens de terres, & leurs différences ; combien il y a de maisons, de cheminées, de fenêtres, de portes cocheres, de jardins, de parcs ; combien il y a de carosses, de chevaux, de mentes, de bestiaux, de colombiers, de moulins. Enfin, une infinité de choses que vous verrez. La Fée dit qu'elle ne pouvoit faire un présent plus important à un homme qui doit avoir l'administration de vos Finances, & le Chevalier en juge de même. Si vous êtes mal servi, ce ne sera pas la faute de DIAMANTINE. *Elle a fait de grandes caresses à*

la Princesse GRACILIE. *Ma mere se porte à merveille. Quoique mon miroir me dispense de vous demander de vos nouvelles, je vous supplie néanmoins de m'assurer, par quelques lignes, du bon état de votre santé. Faut-il vous dire de hâter votre retour dans votre Capitale, & que votre chere* BIBI *languit de s'aller jetter au col de son cher Prince? Non, sans doute. Est-elle folle de se persuader que vous ne le souhaitez pas moins qu'elle?*

Fin du sixiéme Livre.

HISTOIRE DU PRINCE TITI.

LIVRE SEPTIE'ME.

Contenant ce qui se passa depuis la séparation des deux Rois, jusqu'à l'arrivée de BIBI *dans la Capitale.*

APRE'S avoir délivré la Province de TRIPTILLON du danger qui la menaçoit, TITI partit pour sa Capitale, & FORTESERRE pour retourner à BITITIBI. Les Postes se trouve-

rent établies ſur leur route. Les Secretaires d'Etat avoient eu ſoin qu'il s'y trouvât des chaiſes pour courir plus commodément. Ainſi TITI arriva en trois jours dans ſa Capitale, où il fut reçû avec des démonſtrations de joïe qui auroient égalé les premieres, ſi on ne les eût modérées par ſon ordre. Le lendemain de ſon arrivée, le Prince de FULLFOI & le Duc de VAERVIR retournerent en poſte à BITITIBI. On avoit fait partir depuis deux jours trois caroſſes du Roi, & deux Compagnies de ſes Gardes à cheval pour y aller. On craignoit qu'ils n'arrivaſſent pas aſſez tôt, mais un accident qui arrêta le Roi de FORTESERRE, fut cauſe qu'ils arriverent à BITITIBI cinq jours avant que ce Prince y fût de retour.

L'accident qui l'arrêta, fut

qu'en arrivant à *Alburgetstad*, au premier coup de canon qu'on tira de la Ville, les chevaux de sa chaise furent si effraïés, qu'ils tournerent tout court, & s'emporterent avec tant de violence, que la chaise fut renversée & brisée, & que sans les deux chaises du Prince de FELICIE & du Duc d'EERHART qui suivoient, & qui se mirent en travers avec beaucoup d'adresse, le Roi auroit indubitablement perdu la vie. Mais il eut une cuisse & le genou si violemment froissés & foulés, qu'à la douleur qu'il ressentit il crut les avoir rompus. Ce ne fut pas sans qu'il souffrît des douleurs extrêmes qu'il fut transporté de là chez le Gouverneur de la Ville. On le mit d'abord au lit pendant qu'on envoïa chercher les Médecins & les Chirurgiens, pour consulter

avec un Chirurgien de sa suite. La cuisse & le genou étoient tout meurtris, & considérablement enflés, mais il n'y avoit rien de rompu ni de démis; & les Médecins & Chirurgiens dirent que dans quinze jours ou trois semaines, au plus tard, SA MAJESTÉ seroit en état d'agir. A ces mots, FORTESERRE fit un soupir de fureur, & dit qu'il vouloit partir le lendemain. Mais les Médecins & les Chirurgiens l'assurerent si fort qu'il ne le pouvoit sans s'exposer à se mettre hors d'état d'agir pour toute sa vie, que convaincu par leurs raisonnemens, & plus encore par la douleur qu'il souffroit, il se tranquillisa jusqu'au lendemain. La fiévre survint; le genou enfla considérablement, & on craignit une grande inflammation. Cependant cela n'eut pas de suite.

La fiévre cessa & l'enflure n'augmenta point, elle diminua au contraire de jour en jour, quoiqu'aux moindres mouvemens le Roi sentît au genou des douleurs très-aiguës.

Madame la Gouvernante d'*Alburgetstad* étoit très-assiduë auprès du Roi, & dès le troisiéme jour, SA MAJESTE' permit que quelques Dames vinssent faire leur cour, & qu'on joüât dans sa chambre.

Cette Gouvernante étoit une femme de vingt-sept à vingt-huit ans, d'une taille médiocre, mais bien prise. Les plus beaux yeux noirs qu'on pût voir, avec un regard vif & riant, quoiqu'un peu couvert. Ses traits étoient peu réguliers, mais composoient une de ces phisionomies touchantes, qui, par l'air & les regards, font connoître qu'une femme a du

penchant à accorder ce qu'elle inspire qu'on lui demande. Le Gouverneur étoit un petit homme noir, vif, âgé de plus de soixante ans, qui avoit été fort galant & qui étoit si jaloux, qu'il passoit pour être moins le mari que le tyran de sa femme. Il croïoit que sa jalousie étoit bien fondée. Et sa mauvaise humeur le portoit à ces déclamations si rebatuës contre les femmes, qu'on devroit avoir honte de les répéter, d'autant plus que rien n'est plus inutile. Le Prince de FRYCORE prit un jour leur défense, & soutint, contre le Gouverneur, qu'il y avoit beaucoup plus de femmes soupçonnées, qu'il n'y en avoit de criminelles; & que les accuser ainsi, c'étoit se rendre à leur égard coupable d'une injustice sans comparaison plus affreuse, que ne

l'étoient les défauts dont on les accusoit. Ce discours fit penser FORTESERRE aux sabots, dont TITI l'avoit toujours prié de ne point faire d'essai à BITITIBI. Je sçai, dit-il, où il y a des sabots qui ont la vertu de justifier les femmes qu'on accuse injustement ; car si elles sont innocentes, elles peuvent les chausser sans rien craindre, au lieu que si elles sont coupables, elles deviennent boiteuses dès qu'elles y ont mis le pied. La Gouvernante & les autres Dames qui étoient là, se récrierent : « Ah ! SIRE, » que nous sommes fâchées de n'a- » voir pas ici de pareils sabots ; » ne pourroit-on point les avoir ? » Où sont-ils ? VOTRE MAJES- » TE' ne pourroit-elle les faire » venir ? » Elles croïoient que ce que le Roi avoit dit étoit une plaisanterie. Oüi, dit-il, je pour-

rois bien les avoir, du moins un ; & cela suffiroit. Mais si je l'avois, continua-t-il, oseriez-vous bien le chausser ? « Si nous l'oserions, se « récrierent-elles, croïant toujours » que le Roi plaisantoit ? VOTRE » MAJESTE' a donc bien mauvaise « opinion de nous ? Oüi, sans « doute, SIRE, nous l'oserions. Il « n'y en a pas une de nous qui ne « le chaussât avec plaisir. Que VO- « TRE MAJESTE' le fasse ve- « nir, & elle verra si nous boi- « trons ». Prenez garde à ce que vous dites, reprit le Roi, je veux croire que vous ne boiteriez pas. Mais, si par hazard..... « Non, SIRE, dirent-elles, il n'y a « point de mais, ni de par ha- « zard. Faites-le venir, nous en « supplions VOTRE MAJESTE'; « ce ne sera que tant mieux pour « nous & pour nos maris ». Non, dit le Roi, je ne puis m'y résou-

dre, ils y sont trop intéressés ; vous ne connoissez point ces sabots là ; je n'en ferai point venir, à moins que vos maris ne le souhaitent autant que vous affectez de le vouloir. « En vérité, SIRE, » reprirent-elles, VOTRE MAJESTE' nous fait grand tort. » Nous osons l'assurer que nous » n'affectons point de le vouloir, » nous le voulons très-sincere-» ment, & s'il faut en faire sup-» plier VOTRE MAJESTE' par » nos maris, nous les obligerons » à le demander comme une gra-» ce, quand même ils nous fe-» roient l'injustice de n'en avoir » pas envie. Pour moi, dit le Gouverneur, je le souhaite de tout mon cœur, & je suis sûr que Monsieur le Président que voilà, c'étoit le mari d'une de ces Dames, le souhaite de même. Vous vous trompez, Monsieur le Gou-

verneur, répondit le Président, il vaut mieux croire que tout va bien, que de soupçonner le contraire; & quand on le soupçonne, il vaut encore souvent mieux soupçonner que d'être éclairci. Que voulez-vous dire, répondit la Présidente? Si vous ne craignez rien, MONSIEUR, comme assurément vous n'avez rien à craindre; pourquoi ne voulez-vous pas qu'on fasse usage de ces sabots? Croïez-vous qu'il y va de votre honneur? Allez, allez, MONSIEUR, il y va encore plus du nôtre, & puisque nous le voulons bien, vous pouvez bien aussi le vouloir. Si vous le voulez absolument, répondit le Président, je ne m'y opposerai point. Ce n'est pas assez que de ne vous y point opposer, réprit-elle, il faut vous joindre avec Monsieur le Gouverneur, pour en sup-

plier très-instamment SA MAJESTE'. Je l'en supplie donc très-humblement, répondit le Président ; mais souvenez-vous, MADAME, que c'est vous qui le voulez. Je vous parlerai franchement, MESDAMES, dit le Prince de FELICIE ; vous voilà cinq, sans compter Madame la Gouvernante, il me paroît presqu'impossible qu'entre six Dames, il n'y en ait pas une qui aïe couru quelque petit hasard. Eh bien, mon Prince, interrompit une d'elles, c'étoit la femme d'un Elû, oüi sans doute ; on ne vient point à notre âge sans avoir couru de risque ; mais si on en court, les femmes vertueuses sçavent les éviter. Je le veux croire, répondit le Prince ; cependant si je puis dire mon sentiment, il me semble qu'il seroit bon, avant que de faire l'essai des sabots, que Messieurs les ma-

ris promissent au Roi de pardonner sincérement tout le passé aux femmes qui boiteroient, pourvû qu'elles ne se missent plus en état de boiter à l'avenir; & je crois même, poursuivit-il, qu'afin qu'on distinguât moins celles qui boiteroient, & que les maris eussent ainsi un plus grand sujet de consolation, il faudroit engager tous les maris à demander conjointement l'épreuve du sabot. Cela est fort bien pensé, dit le Gouverneur. Il faut dresser une Requête, que nous ferons signer par tous les maris de cette Ville, petits & grands, & nous la présenterons à SA MAJESTE'. Monsieur le Président, qui est du métier, la dressera à merveille. Non en vérité, Monsieur le Gouverneur, répondit le Président; c'est assez que je la signe après vous. Si cela est, dirent quelques-unes

de ces Dames en riant, nous en connoîtrons qui boiteront assûrément. Oh qu'il y en aura bien d'autres, dit le Gouverneur ; nous n'allons voir que des boiteuses. Ne vous déferez-vous point de la mauvaise opinion que vous avez des femmes, lui dirent Madame la Présidente & Madame l'Elûë ? Ne fût-ce que pour vous en guérir, on doit souhaiter l'épreuve des sabots. Vous trouverez sans doute beaucoup de femmes parmi le menu peuple, & peut-être même parmi les Marchands, qui deviendront boiteuses : mais vous n'en trouverez pas quatre parmi les femmes de quelque chose, & qui ont eu une bonne éducation. Allons, allons, dit la femme du Procureur du Roi, il ne faudroit pas gager pour moins que six : mais que cela nous fait-il ? cela ne nous regarde pas. Enfin, dit le

Roi, y êtes-vous bien résoluës ? Oüi, SIRE, s'écrierent-elles; que VOTRE MAJESTE' fasse seulement venir ces sabots. SIRE, dit le Gouverneur, je promets à VOTRE MAJESTE' la Requête de tous les maris. Qu'on me donne donc une plume, de l'encre & du papier, dit le Roi, je vais envoïer chercher un de ces sabots. La chose est assez de conséquence, dit le Prince de FELICIE, pour que ce soit le Prince de FRYGONE, le Duc d'EERHART ou moi qui allions le chercher. Je suis le plus jeune, j'espére que VOTRE MAJESTE' me donnera la préférence. De tout mon cœur, si vous le voulez, dit FORTESERRE. Vous êtes bien-aise d'aller voir votre pere, & vous avez raison; mais cependant je ne vous accorde auprès de lui qu'un séjour de vingt-quatre heures. Le

Prince de FELICIE promit d'être de retour au plus tard dans six jours. Le Roi le chargea d'une Lettre pour la Princesse de BLANCHEBRUNE, & le Prince partit sur le champ plus joïeux qu'il ne l'avoit été depuis son départ de BITITIBI.

Il y arriva le second jour avant midi. Il ne trouva dans la petite maison que Madame ABOR. Elle voulut envoïer avertir les Princesses & le Duc de FELICIE, qui étoient dans le parc avec ABOR, le Prince de FULLFOI, le Duc de VAERVIR & le Chevalier de TOBIFONDE; mais le Prince de FELICIE voulut aller lui-même les chercher, sans songer seulement à se rafraîchir. Il y avoit long-tems qu'il n'avoit senti des mouvemens de joïe aussi vifs. Il ne marchoit pas, il voloit. Aïant jugé par le soleil où se-

roient les Princesses, il alla du côté de la cascade; il y trouva en effet BIBI vêtuë de son habit de chasse, & son miroir à la main. Elle courut à lui dès qu'elle l'apperçut, & l'embrassa. Allons, dit-elle, dans les allées obscures du taillis qui borde la grande piece d'eau, nous y trouverons la Princesse GRACILIE. Ils y allerent, & la trouverent aussi vêtuë en Amazone, & si appliquée à écrire quelque chose sur ses tablettes, qu'elle ne s'apperçut d'eux que lorsqu'ils furent auprès d'elle. Elle rougit, & son premier mouvement fut de reculer. Le Prince de FELICIE mit un genou en terre, & lui baisa la main; & après lui avoir dit des nouvelles du Roi son pere, dont elle ignoroit l'accident, & l'avoir assûrée qu'il n'y auroit aucune suite fâcheuse, ils allerent trouver la

Princesse de BLANCHEBRUNE, qui étoit dans la grande allée qui regne à droite de la piece d'eau. BIBI s'étoit apperçûë que le Prince avoit jetté un regard curieux sur les tablettes de GRACILIE, sans avoir osé lui demander ce qu'elle y écrivoit. Elle fut plus hardie; elle pria la Princesse de le leur montrer : mais quelques prieres qu'on lui fît, elle le refusa constamment. On a sçû depuis qu'elle y écrivoit ces vers.

S'il est un mal plus cruel que l'absence
Pour un cœur que l'amour a soumis à ses loix,
C'est un soupçon d'indifférence,
Et mon cœur sent ces deux maux à la fois:
Hélas! si mon berger sçavoit combien je l'aime,
Pourroit-il être sans retour?
Son respect, dit-il, est extrême,
N'est-ce point d'un défaut d'amour?

BLANCHEBRUNE se promenoit avec son écureüil, & aïant à la main sa loupe, dont elle se servoit de momens en momens. Cette loupe lui avoit fait voir l'accident arrivé à FORTESERRE: elle en étoit extrêmement touchée; cependant elle l'avoit caché à GRACILIE, parce qu'elle ne vouloit point faire connoître comment elle l'avoit sçû. Le Prince de FELICIE lui remit la Lettre dont il étoit chargé. FORTESERRE marquoit à la Princesse le danger qu'il avoit couru, le bonheur qu'il avoit eu d'en échapper, l'impatience qu'il avoit de la revoir, l'espérance où il étoit d'être bien-tôt auprès d'elle, & celle d'égaïer un peu son ennui présent par l'essai du sabot qu'il la prioit très-instamment de lui envoïer. Il avoit eu la bonté d'ajouter des marques

obligeantes de son souvenir pour le Duc de FELICIE, & pour tous ceux qui étoient restés à BITITIBI, sans oublier même le Capitaine POIRAU. Les Princesses, BIBI & le Prince de FELICIE furent ensuite chercher tous ceux que cette Lettre interessoit. Le Prince vit avec grand plaisir le Prince de FULLFOI & le Duc de VAERVIR, qui étoient arrivés depuis deux jours, & qui lui apprirent des nouvelles de TITI. On rentra dans la petite maison pour faire un peu rafraîchir le Prince de FELICIE. Il conta ce qui étoit arrivé aux deux Rois depuis leur départ de BITITIBI, jusques à la dispersion des troupes, le danger où avoit été le Roi de FORTESERRE, la maniere dont il passoit son tems chez le Gouverneur d'*Alburgetstad*, & les conversations qui

s'y étoient tenuës au sujet du sabot. Sur quoi il échappa à une des Dames d'honneur une naïveté, qu'elle voulut faire en vain passer pour badinage, quand la réflexion fut survenuë : *Hélas*, dit-elle, *quel plaisir aura le Roi de* FORTESERRE *à faire boiter toute une Ville !*

Après le dîner, les Princesses & BIBI se retirerent pour aller écrire au Roi de FORTESERRE. Le Duc de FELICIE en fit autant, & ABOR même crut qu'il pouvoit prendre la liberté de le faire, pour marquer la part qu'il prenoit au danger que SA MAJESTE' avoit couru. Pendant ce tems le Prince de FELICIE fut prendre une heure de sommeil : il y avoit deux nuits qu'il n'avoit dormi ; il avoit couru nuit & jour à cheval, & vouloit repartir la nuit suivante pour retourner auprès de FORTESERRE.

Afin de ſe rejoindre ſans ſe chercher dans le parc, on avoit pris pour rendés-vous commun un boſquet, qu'on appelloit le boſquet de *Gracilie*. C'étoit le premier qu'on trouvoit à droite en ſortant du parterre. BIBI s'y rendit la premiere. Peu de tems après, le Prince de FELICIE y arriva. Je ſuis fâchée, lui dit BIBI, que vous aïez ſi peu dormi, mais charmée pourtant de me trouver ici ſeule avec vous. Je crois bien, continua-t-elle, que vous me faites la juſtice de croire que vous n'avez point au monde de meilleure amie que moi, c'eſt en cette qualité que je veux vous parler. Depuis long-tems vous avez perdu cette humeur vive & enjoüée qui faiſoit le plaiſir de tous ceux qui vous voïoient, & dont vous vous trouviez bien vous même. Je ne vous demande point

point de me dire la cause de ce changement ; je vous demande seulement que vous en conveniez, si je vous la dis, & je vous promets que si vous en exigez le secret, TITI même ne le sçaura pas de moi. Je n'ai point de secret pour vous, MADAME, répondit le Prince, ni pour le Roi mon cher Maître ; je sçai trop la confiance que je dois à vos bontés. Cependant permettez-moi de vous dire qu'il y a des choses si secrettes, qu'elles ne doivent pas même devenir un secret, & que loin d'en exiger la confidence, ceux qui croïent les pénétrer, doivent feindre de ne les pénétrer pas. Vous répondez mal à l'intérêt que je prends à ce qui vous touche, reprit BIBI, & par malheur j'entends quelqu'un, & nous ne pouvons continuer. J'espére qu'une autre fois vous serez

plus ſage. Tout ce que je puis vous dire maintenant, c'eſt que je ne voulois vous faire avoüer la cauſe de votre mélancolie, que pour vous aſsûrer que vous devez vous regarder comme le plus heureux Prince du monde. Elle finiſſoit à peine ce diſcours, que le Duc de FELICIE & le Chevalier de TOBIFONDE parurent, & peu de tems après, les deux Princeſſes & leurs Dames d'honneur. Le Prince de FULLFOI, le Duc de VAERVIR & ABOR, qui étoient allé voir avec le Capitaine POIRAU la muraille qu'on élevoit autour des treize arpens, revinrent auſſi dans le boſquet : de ſorte qu'ils s'y trouverent tous aſſemblés, excepté Madame ABOR, qui mettoit tout en ordre pour le jour du départ, & la jeune GRANATIS, qui étoit reſtée avec elle.

Le Prince de FELICIE étoit bien-aise de voir la compagnie nombreuse : il croïoit qu'on pourroit plus aisément se séparer à la promenade ; il se trompa : comme il n'étoit à BITITIBI que pour quelques heures, on crut qu'on devoit lui faire l'honneur de ne le point quitter. On ne s'entretint que des mêmes choses dont on avoit parlé avant le dîner. Le voïage des Rois, ce qu'ils avoient fait à l'égard des troupes, l'accident arrivé au Roi de FORTESERRE, & surtout les discours au sujet du sabot, revinrent dans la conversation. Le Prince faisoit la description de la Cour du Roi de FORTESERRE à *Alburgetstad.* La peinture des Dames & des hommes qui la composoient, réjoüissoit beaucoup les Princesses. Le Duc de VAERVIR connoissoit particuliérement le

Gouverneur & la Gouvernante; il pria le Prince de FELICIE de trouver quelqu'expédient pour empêcher cette Dame de chausser le sabot, parce qu'assûrément elle boitera, dit-il, & le Gouverneur la tüera. Combien avez-vous fait de conquêtes à cette Cour, mon Prince, demanda GRACILIE? En vérité, MADAME, je n'en sçai rien, répondit-il; depuis que je suis parti d'ici, je n'ai pas regardé la tabatiere que DIAMANTINE m'a donnée, je la conserve à part, en attendant que je la perde. Cela est bien modeste, s'écria-t-on. Voïons, dit BIBI, cette tabatiere; le nombre des diamans est-il augmenté? Le Prince la tira, & la mit entre les mains de BIBI sans la regarder. Le nombre des diamans étoit accru de deux. Vous verrez, dit GRACILIE,

que c'eſt la femme ou la fille de quelqu'Elû ou de quelque Conſeiller au Préſidial d'*Albargetſtad* qui veulent faire votre conquête. Pourquoi pas Madame la Gouvernante ou Madame la Préſidente, ou peut-être même Madame la Grand-Baillie, dit la Princeſſe de BLANCHE-BRUNE ? Penſez-vous qu'elles ne croïent pas le Prince de FELICIE aſſez bon pour elles ? La Princeſſe GRACILIE, dit le Prince, croit que les femmes du ſecond rang ſont aſſez pour moi, & que je ne dois pas prétendre à celles du premier; elle a raiſon. Point du tout, dit GRACILIE; j'aurois autant de tort de le croire, que vous de le penſer: mais je vous connois ſi modeſte & ſi reſpectueux, que le reſpect chez vous s'oppoſeroit à l'amour, à moins que ce ne fût pour quel-

qu'une de ces Belles qu'on peut traiter à la légére ; & ce n'est pas ainsi qu'on traite des Gouvernantes, ni des Présidentes, ni des Baillies. Si je suis tel que vous le dites, MADAME, reprit le Prince, il arriveroit donc que je m'attacherois à celles que j'aime le moins, & que je négligerois celles que j'aime le plus ; car il me semble que plus on a d'amour, plus on a de respect. Je suis du sentiment du Prince, dit le Duc de VAERVIR ; on ne craint d'offenser une Belle qu'à proportion qu'on l'aime. Ainsi quand le respect est extrême, c'est une marque que l'amour l'est aussi. J'aurois cru, dit le Capitaine POIRAU, qu'aimer respectueusement, ç'auroit été aimer froidement. Excepté GRACILIE, tout le monde paroissoit être du sentiment du Duc de VAERVIR. On

discutoit cependant s'il étoit exactement vrai, que la mesure du respect fût celle de l'amour. On apporta divers exemples d'Amans que la force de l'amour avoit rendus téméraires; on rapporta aussi d'autres exemples, mais en petit nombre, qui prouvoient que des Amans s'étoient bornés à aimer éternellement sans espoir de l'être, sans dire qu'ils aimoient, ou qui ne l'avoient fait connoître que pour faire voir en eux un amour si parfait, qu'il se bornoit au seul plaisir d'aimer & de languir; heureux de mourir la victime de ce qu'ils aimoient; ou qui faisoient voir que pouvant se flater de quelqu'espérance, ils s'étoient condamnés à vivre toujours malheureux, plutôt que d'exposer celle qu'ils aimoient à un retour dont ils ne se croïoient pas dignes. Qui

a pu produire de si grands efforts, dit le Duc de VAERVIR, si ce n'est un respect extrême? Et qui a pu produire un si grand respect, qu'un parfait amour? Je n'entends rien à toute votre Philosophie d'amour, dit GRACILIE; mais j'ai souvent oüi dire que l'amour ne pouvoit vivre sans l'espérance, & se condamner à être toujours malheureux, me paroît une folie, & la plus grande qu'on puisse faire. Quand on aime parfaitement, dit le Prince de FELICIE, la douceur d'aimer adoucit la douleur de n'oser espérer de l'être; mais manquer de respect jusques à avoüer son amour à quelqu'un dont on n'est pas digne, quand même on lui inspireroit quelque sensibilité, c'est se préparer des remords qui rendent malheureux, par des regrets dont rien ne console. Cela est fort

beau, dit le Prince de FULLFOI; qu'en pensez-vous, Capitaine POIRAU? « Ma foi, dit-il, cela est trop fort pour moi, je n'y « entends rien.. Cela peut être « très-beau pour des Princes; mais « chez les Dragons nous ne con- « noissons point cette sorte d'a- « mour : quand nous aimons, « nous le disons sans cérémonie; « & quand on nous rebute, ou « nous allons aimer ailleurs, ou si « notre amour est si violent, que « nous ne puissions nous déta- « cher, il devient téméraire. « Monsieur POIRAU résoud la question, dit le Duc de FELICIE: Les Amans téméraires aiment « leur satisfaction; les respectueux « aiment la personne ». Lesquels préféreriez-vous, MADAME, dit le Prince de FELICIE, en s'adressant à la Princesse de BLANCHEBRUNE, si vous étiez une

personne qu'on osât aimer d'amour? Ce n'est pas une question, répondit la Princesse; les Amans téméraires doivent être bannis & méprisés : mais ne peut-on accommoder le respect avec l'amour, & les faire également connoître? J'avoüerai, continua-t-elle, que si quelqu'un m'aimoit de cette maniere, je ne serois pas fâchée de le sçavoir; je crois même que je lui en sçaurois bon gré, & que si je ne l'aimois pas, du moins je le plaindrois; & n'est-ce rien que d'être plaint de ce qu'on aime? C'est une autre question, reprit le Prince de FELICIE, sur quoi il y auroit sujet de disputer. Je conçois très-bien qu'un Amant peut être plus malheureux étant plaint de ce qu'il aime, qu'il ne le seroit en lui laissant ignorer son amour. On agita encore cette question, qui fut in-

terrompuë par l'arrivée de Madame ABOR & de Mademoiselle de GRANATIS, & d'un Courier qui apportoit des Lettres de TITI. L'accident arrivé au Roi de FORTESERRE en étoit le principal sujet.

Enfin, l'heure du souper étant venuë, on fut se mettre à table. Et peu de tems après le souper, le Prince de FELICIE, chargé du sabot & des Lettres pour FORTESERRE, partit avec autant de peine qu'il avoit eu de joïe de quitter *Alburgetstad* pour venir à BITITIBI.

Il trouva le Roi de FORTESERRE presque guéri, quoiqu'on l'obligeât à garder encore le lit, pour ménager son genou. Il y sentoit beaucoup de foiblesse & quelque petite douleur. On craignoit qu'un trop promt mouvement n'en prolongeât la durée.

Les Dames vinrent voir le ſabot. Elles avoient toujours crû que ce qu'on en avoit dit n'étoit qu'un conte que le Roi avoit fait pour ſe divertir. Le Gouverneur même, & ceux qui en avoient oüi parler l'avoient crû de même, & n'avoient feint de prendre ſérieuſement la choſe, que pour inquieter leurs femmes. Mais quand on vit le ſabot, on commença à croire que ce que le Roi avoit dit étoit vrai. Un ſabot d'un ſeul diamant, & travaillé avec tant d'art ; ce ne peut être que l'ouvrage d'une Fée, & elle aura bien pû avoir la malice d'y attacher la vertu de faire boiter les femmes qui auront eu quelqu'avanture. Que faire ? Le Gouverneur étoit ſi jaloux, qu'il eut bien-tôt pris ſon parti. Ou je me guérirai, dit-il, de mes ſoupçons, ou j'aurai le plaiſir de convain-

cre ma femme de sa perfidie. Le Président qui ne se soucioit guéres de la sienne, qui étoit hautaine & hipocrite, ne s'embarrassoit pas de ce qui arriveroit. Cependant il fut résolu de suivre le conseil que le Prince de FELICIE avoit donné, afin que si leurs femmes boitoient, ils ne fussent pas les seuls en Ville à qui on pût en faire un sujet de raillerie. Ils firent donc écrire une Requête, pour supplier le Roi, au nom de tous les Habitans d'*Alburgetstad* : « Qu'il plût à SA MAJESTE' de permettre que « toutes les femmes de ladite Vil- « le pussent faire usage du sabot, « afin que leur vertu parût aux « yeux du public exemte des soup- « çon dont on voudroit les noir- « cir, & confondre ainsi les ca- « lomniateurs & les jaloux ».

Après avoir signé cette Requê-

te, ils la firent ſigner par tous ceux qui avoient été admis à faire leur cour au Roi. Par les Médecins & les Chirurgiens qui voïoient SA MAJESTÉ. Par tous les Officiers de la Garniſon qui étoient mariés, & qui ſe divertiſſoient par avance de voir boiter leurs femmes. Et enfin, on envoïa de porte en porte la faire ſigner par tous ceux qui étoient mariés. Perſonne n'oſoit refuſer de ſouſcrire. Les railleries qu'on avoit faites aux premiers, qui avoient fait quelque difficulté, avoient préparé les autres à n'en point faire.

Cependant toutes les femmes étoient dans une grande inquiétude. Quelques-unes prenoient la réſolution de ſortir d'*Alburgetſtat*, ſi la choſe s'éxécutoit, & de n'y rentrer de leur vie. Les plus réſoluës diſoient : Que ce n'étoit

qu'un jeu, qu'il falloit faire bonne contenance, & qu'au pis aller, si elles boitoient, elles ne boiteroient pas seules. *Bonté*, MADAME, disoit un jour la Présidente à la Gouvernante & à la femme d'un Conseiller, *si ce maudit sabot, le ciel me le pardonne, alloit faire boiter celles qui n'ont point fait de mal, nous serions bien attrapées. On croiroit que nous en aurions fait.* Une autre, c'étoit la femme du Subdélégué, lui conseilloit d'emprunter le sabot, comme pour en admirer la beauté, & de l'essaïer en cachette. Cette femme étoit l'amie de cœur de la Gouvernante. *Je vous remercie*, lui dit-elle, *essaïez-le vous-même, & si vous ne boitez pas, je l'essaïerai après.*

Le Prince de FELICIE avoit informé le Roi de ce que le Duc de VAERVIR avoit dit au su-

jet de la Gouvernante, mais il n'y avoit pas moïen de l'exempter de l'essai du sabot. Tout ce qu'on auroit pû faire n'auroit servi qu'à persuader, que si le sabot ne l'avoit pas fait boiter, elle n'en méritoit pas moins d'être boiteuse. Le Roi crut donc qu'il falloit seulement s'assurer du Gouverneur, ainsi que des autres maris, en leur faisant promettre, qu'en cas que leurs femmes vinssent à boiter, ils leur pardonneroient sincerement tout le pasé, aux conditions qu'elles ne se mettroient plus en danger de boiter à l'avenir; & que si les maris ne tenoient pas leur promesse, on les puniroit sévérement. Enfin, le jour fatal arriva.

La Garnison étoit sous les armes. On avoit fait assembler toutes les femmes mariées dans une grande place qui étoit devant le

Gouvernement, où on avoit fait mettre des chaises & des bancs pour les asseoir, chacune à peu près selon son rang. Le Roi s'étoit fait porter sur une duchesse dans un vestibule, ou plutôt dans un grand sallon, au travers duquel on passoit de la cour au jardin du Gouverneur. Le Prince de FELICIE, le Duc d'EERHART, le Prince de FRYCORE, le Gouverneur, le Lieutenant de Roi, les Colonels des Régimens de la Garnison environnoient SA MAJESTE'. On avoit fait des échafauts autour de la salle pour placer Messieurs les Maire & Echevins, Messieurs du Bailliage & Présidial, Messieurs de la Prévôté, Messieurs de l'Election & les Officiers de la Monnoïe, qui s'y rendirent tous en habits de cérémonie. Il y eut aussi des places pour les Médecins & les

Avocats, qui penſerent y avoir diſpute pour la primauté du rang. Malgré la préſence du Roi, ils ne laiſſerent pas même que de ſe dire des injures. Nous vous ruinerons, diſoient les Avocats : Nous vous tüerons, diſoient les Médecins. Laiſſez-nous ſeulement vous détacher nos Procureurs, diſoient les premiers : Laiſſez-nous ſeulement emploïer nos Apoticaires, diſoient les autres. Il y avoit auſſi d'autres échafauts & divers gradins, pour les Notables de la Ville.

Des Sergens avec des Officiers, furent auſſi placés dans l'intérieur de la ſalle, pour ſervir de garde au Roi.

Deux Sergens furent poſtés à la porte qui s'ouvroit ſur la cour, & à celle qui s'ouvroit ſur le jardin ; ils avoient le ſoin de les ouvrir & de les fermer, à meſure

que les femmes défiloient au travers de la salle, où deux autres Sergens étoient nommés pour leur mettre le sabot lorsqu'elles entroient, & le leur ôter quand elles passoient dans le jardin.

Le Colonel de la Bourgeoisie, avec le Lieutenant-Colonel les recevoient à la porte de la cour, où chacune étoit amenée selon son rang par le Major & l'Aide-Major de la Bourgeoisie. Les Capitaines les conduisoient depuis la porte de la cour jusques à celle de la maison, qu'on refermoit dès qu'une étoit entrée, & qu'on n'ouvroit jamais que l'autre ne fût passée dans le jardin. Quand une femme étoit en marche pour venir au Gouvernement, des tambours, des fifres & des hautbois, placés en dehors, annonçoient son arrivée. Quand elle traversoit la cour, des timbales & des

trompettes marquoient ſon entrée dans le ſallon ; & une boëte, à laquelle on mettoit le feu dans le jardin, y annonçoit ſon paſſage. Tout ſe fit avec beaucoup d'ordre.

La premiere qui parut, pour faire l'eſſai du ſabot, fut, ainſi que le rang l'exigeoit, Madame la Gouvernante. Le Colonel & le Lieutenant-Colonel qui la reçurent à la premiere porte, crurent devoir lui faire l'honneur de la conduire juſques à celle du ſallon. Elle entra, & fit au Roi une révérence de la meilleure grace du monde. Malgré tous ces apprêts, elle n'étoit pas sûre encore que ce ne fût pas une Comédie que le Roi ſe donnoit pour ſe déſennuïer. Le Prince de FELICIE & le Prince de FRYCORE avoient contribué à le faire croire, afin de donner aux fem-

mes le courage de ne ſe point trahir par leur réſiſtance, ou par les foibleſſes que la crainte du ſabot auroit pû leur cauſer avant l'eſſai. Madame la Gouvernante entra donc avec cette eſpérance qui la portoit à montrer plus de réſolution que de crainte; mais dès qu'on lui eut chauſſé le ſabot, elle ſentit au premier pas qu'elle boitoit ſi fort, qu'elle courut en clopinant toute effraïée & toute honteuſe jusques à la porte du jardin, où elle ſe jetta avec tant de précipitation, en ſecoüant le ſabot de ſon pied, qu'elle ne ſe donna pas le tems de remettre en mule le ſoulier qu'on lui avoit ôté.

Le Gouverneur ſe leva avec fureur. La rage étincelloit dans ſes yeux. Il vouloit courir après la perfide, mais le Roi jettant ſur lui un regard ſévére, quoiqu'il eût envie de rire, & le Duc

d'EERHART & le Prince de FRYCORE le prenant par le bras: Toutbeau, lui dirent-ils, MONSIEUR, souvenez-vous de la promesse que vous avez faite au Roi. Les regards de SA MAJESTE', & ces paroles, le firent rentrer dans son devoir.

Comme le Grand Baillif étoit veuf, ce fut le tour de Madame la Présidente, la même qui avoit insisté avec tant d'ostentation de vertu, pour que le Roi fît venir le sabot. C'étoit une grande femme de quarante ans passés, qui avoit été belle, & qui avoit encore de beaux jours. Le Président n'avoit pas trente ans. Elle l'avoit épousé par inclination après la mort de son premier mari, & lui avoit fait des avantages considérables. Mais le goût qu'elle avoit pour lui étoit si vif, qu'elle devenoit bouruë autant que jalouse, quand il étoit avec elle

moins amant passionné que mari. Ce trop d'amour étoit devenu insupportable au Président, qui en galant homme, faisoit de son mieux pour lui plaire, & qui y réüssissoit rarement. Il soupçonnoit qu'elle boiteroit, ce n'étoit pas sans raison. Madame la Présidente boita, comme la femme d'un Procureur ou d'un Notaire : on auroit dit qu'elle n'avoit vêcu qu'avec des Clercs. Elle mit ses deux mains au-devant de son visage, & gagna le jardin, où elle trouva la Gouvernante, moitié en larmes, moitié en fureur : *Je vous l'avois bien dit*, MADAME, s'écria la Présidente, *que ce maudit sabot feroit boiter celles qui n'avoient point fait de mal, & qu'elles passeroient ainsi pour en avoir fait. Que dira-t-on de nous ? Que vont penser Monsieur le Gouverneur &*

Monsieur le Président ? Ce qu'ils devront, dit la Gouvernante, & ce que vous & moi ne les empêcheront plus de penser. Croïez-moi, toutes vos exclamations ne servent plus de rien. Notre consolation dépend du nombre de celles qui boiteront comme nous, afin que leur multitude cache notre honte. C'est le dangereux effet du mauvais exemple, le nombre encourage au vice & le maintient, parce qu'il en diminuë la honte, ou qu'il en console.

Comme elles parloient ainsi, elles virent arriver la femme du Lieutenant Général, qui boitoit à ne pouvoir se soutenir. C'étoit une très-grande & grosse femme, âgée de soixante ans. Elle avoit toujours été laide, & si vaine, que ses regards n'étoient qu'orgüeil : elle étoit si haïe, & son mari aussi, qui n'étoit pas moins orgüeilleux

orgüeilleux qu'elle, qu'on avoit craint que l'orgüeil & la laideur de cette femme ne l'eussent mis à l'abri de boiter: mais on eut là-dessus ample satisfaction; le poids de son corps la faisoit boiter plus pesamment, & de plus mauvaise grace. Ce fut une grande consolation pour les deux autres que de voir ainsi une femme que son orgüeil faisoit tenir si droite auparavant, boiter alors si bas, qu'elle ne pouvoit presque plus se soutenir.

Après elle parut dans la salle une femme si mignonne, qu'on auroit dit qu'on ne la faisoit suivre que pour faire un contraste avec celle qui l'avoit précédée. Elle étoit si déliée & si petite, le visage si blanc & si rouge, avec un air enfantin, quoiqu'elle eût près de trente ans, qu'on auroit dit qu'elle n'en avoit pas seize; c'étoit une poupée. Elle chaussa

le sabot d'une maniere plus modeste que timide, marcha, boita, mais boita avec tant de graces & de légéreté, qu'on battit des mains.

La femme qui vint ensuite, offrit un spectacle bien different. On auroit dit encore qu'on l'avoit fait suivre exprès. C'étoit la femme du Président de l'Election. Elle étoit vêtuë d'une robe blanche toute brillante d'or & d'argent, la plus belle garniture du monde, des diamans; mais si bossuë devant & derriere, & si laide de visage, que la beauté de ses ajustemens la faisoit paroître un monstre. C'étoit d'ailleurs une impertinente créature, dont l'esprit mal tourné empêchoit qu'on ne fît grace aux défauts du corps. On croïoit qu'il étoit impossible qu'elle eût pu trouver quelqu'un qui l'eût fait boiter, d'autant plus

que ses grands biens l'avoient fait marier à l'âge de treize ans. Ainsi tout le monde disoit : Pour celle-là, elle ne boitera pas. Elle boita pourtant, & même il y a lieu de croire qu'elle en fit vanité. Ce qui faisoit la honte des autres, étoit pour elle un sujet de triomphe. Elle traversa la salle, le derriere de sa tête appuïé sur sa bosse, & ses regards aussi afsûrés que si on eût dû lui applaudir. On battit aussi des mains pour elle.

On vit entrer ensuite une jeune femme de dix-sept ans, grande & bien faite, les cheveux, les sourcils & les paupieres noirs comme jayet, le teint blanc comme neige, les lévres rouges comme un corail. Celle-ci, dit-on, mériteroit bien qu'on la fît boiter ; mais elle ne boitera pas, il n'y a que dix jours qu'elle est mariée. Point du tout. Elle feignit dès qu'on

lui mit le pied dans le ſabot, & ſe précipita en boitant, & en ne faiſant qu'un cri, juſques à la porte du jardin. On la plaignit. Ses parens l'avoient ôtée à un amant qu'elle aimoit, pour la donner à un mari qu'elle n'aimoit pas. C'étoit le Sousdoyen des Conſeillers du Préſidial.

Enfin toutes les femmes de la Magiſtrature & du reſte de la Ville, de tout poil, de tout âge, de toutes conditions, grandes, petites, belles, laides, séches, graſſes, rouges, pâles, jaunes, blanches, noires, firent l'eſſai, & boiterent, excepté quatre; encore y en eut-il deux qui tirerent un peu de la hanche.

On peut juger combien ces quatre, & ſur tout les deux dernieres, eurent de mauvaiſes plaiſanteries à ſoutenir de celles qu'elles trouverent dans le jardin.

Fortes & conſolées par le nombre, elles en étoient devenuës impertinentes, non ſans inquiétude pourtant de ce qui leur arriveroit en retournant chez leurs maris.

Ce qu'il y avoit de remarquable parmi ces quatre, c'eſt qu'une d'elles étoit ſans contredit la plus belle femme de la Ville, & qu'elle étoit ſéparée de ſon mari; & qu'une autre, qui étoit auſſi fort belle, avoit épousé à vingt ans un homme qui en avoit cinquante, & qui pour lors en avoit cinquante-huit; car il y avoit huit ans qu'ils étoient mariés.

Cette revuë de boiteuſes occupa le Roi depuis ſept heures du matin juſques à quatre heures du ſoir. SA MAJESTE' ordonna alors qu'on ſervît dans la ſalle même & dans les appartemens joignans, des tables pour tous ceux

qui étoient entrés, qu'on en servît aussi dans le jardin pour les femmes, & dans la cour pour tous ceux qui n'avoient pu être reçus dans la maison.

Il y avoit trois jours que les ordres avoient été donnés pour cet effet. On ne vit jamais tant de pâtés, de jambons, de langues fourées & autres, de cervelats, de bœuf à la mode, de longes de veau; tant de faisans, de poulets, de perdrix froides, de gâteaux, de fruits, de confitures; enfin de tout ce qui peut commodément se distribuer. On fit enfoncer des tonneaux de vin dans la cour, on en donna même en dehors du Gouvernement, & on fit ailleurs circuler tant de bouteilles, que la tête de plusieurs des Magistrats & des Notables s'en ressentit plus que de l'infidélité de leurs femmes.

Allons, dit le Roi au premier verre de vin qu'on lui servit, buvons au plus grand nombre : *A la santé des Boiteuses*. Le Roi but, & la fit boire à la ronde. En même-tems on entendit une décharge de toute la mousqueterie de la garnison. Cela commença à mettre en bonne humeur les maris qui étoient le moins déraisonnables : peu de tems après, les autres s'y mirent aussi. Le bon vin & les propos du Roi, du Prince de FELICIE & des deux Seigneurs qui faisoient de leur mieux pour seconder les intentions de SA MAJESTE', les y engagerent. Cependant avant que le vin eût trop échauffé les cervelles, mais lors seulement qu'il eut ramené la gaïeté, le Roi crut qu'il étoit tems de faire faire aux maris des réflexions utiles. La vertu du sabot que vous avez

vu, leur dit-il, ne ſe borne pas à faire boiter les femmes que le tempérament ou la tendreſſe ont fait aller trop loin ; quand un homme y met le pied, s'il a promis ce qu'il n'a pas tenu, le pouvant tenir, s'il n'a pas été fidéle à ſon Prince, à ſon ami, à ſa femme, à ſa maitreſſe ; s'il a abandonné ceux qui avoient de la confiance en lui, s'il a marqué une amitié qu'il ne ſentoit point, & qu'il aïe négligé ceux qu'il en avoit aſſurés ; s'il a séduit une femme par des promeſſes trompeuſes, ou par un amour qu'il exagéroit ; enfin s'il n'a pas eu le courage de dire & de ſoutenir la vérité, ou qu'il aïe eu au contraire la foibleſſe de la trahir par le menſonge, en quelque cas que ce puiſſe être, il boite, & même des deux côtés, ſi on lui change le ſabot de pied, & qu'il ſoit cou-

pable de plus d'une des choſes que je viens de dire. Ainſi, MESSIEURS, continua le Roi, ſi vous le jugiez à propos, pour conſoler les boiteuſes, nous pourrions les engager à demander que leurs maris fiſſent auſſi l'épreuve du ſabot tantôt d'un pied, tantôt d'un autre, ſur chacun des cas que je viens de marquer : car quoiqu'on puiſſe dire qu'il y a dans cette Ville, & ſur tout parmi vous, MESSIEURS, un grand nombre d'honnêtes-gens qui ne boiteroient d'aucun pied, je crois pourtant qu'il s'en trouveroit d'autres, & peut-être en aſſez grand nombre, qui boiteroient, & même des deux. Ainſi nous pourrions après demain faire au ſujet des maris ce que nous avons fait aujourd'hui au ſujet des femmes. « Ah, SIRE, s'écria le Préſident, que VOTRE MA-

» JESTE' nous en préserve ! Je suis
» un des Chefs de la Justice, & je
» crois que je ne passe pas ni pour
» mauvais sujet, ni pour faux
» ami, ni pour flateur, ni pour
» menteur, ni pour un homme
» qui manque à sa parole ; mais
» avec tout cela, SIRE, j'avoüe
» que je boiterois si VOTRE MA-
» JESTE' me faisoit essaïer le sa-
» bot, & je la supplie que cet
» aveu m'en dispense. C'est bien
» assez que ma femme boite, elle
» l'a voulu, ce n'est pas ma faute,
» VOTRE MAJESTE' en est
» témoin : mais si j'allois à boiter
» comme elle, & peut-être des
» deux côtés, nous ne pourrions
» plus marcher ensemble ; rien ne
» seroit plus ridicule que de nous
» voir clopinant tous les deux à
» droite, à gauche, en danger de
» nous frapper la tête en nous
» rapprochant. Et sans vouloir

offenser personne, ajouta-t-il, «
j'ose dire que si quelqu'un assu- «
roit qu'il y a dans cette Ville «
plusieurs honnêtes-gens qui ne «
boiteroient ni de côté, ni d'au- «
tre, & qu'on lui fît chausser le «
sabot, il boiteroit sur le champ. «
Ainsi je le répéte, SIRE, avec «
tout le respect que je dois, je «
supplie VOTRE MAJESTE' «
de me dispenser de l'épreuve. «
Et pourquoi n'y passeriez-vous pas comme les autres, Monsieur le Président, dit le Lieutenant Général, & ne boiteriez-vous pas, si tout le reste doit boiter ? Parce que j'avoüe que je boiterois, répondit le Président, & qu'il est injuste de donner la question à un homme qui avoüe de bonne foi ce qu'on lui demande. Vous avez raison, dit le Roi, vous êtes un bon & galant homme, Monsieur le Président, & je

vous diſpenſe de l'épreuve. Mais, SIRE, dit le Lieutenant Criminel, dont la femme avoit boité tout bas ; ſur ce que VOTRE MAJESTE' dit du ſabot, l'épreuve ſeroit plus ſévére pour nous que pour nos femmes ; car elle ne les fait boiter que pour une choſe, & elle nous feroit boiter pour pluſieurs. C'eſt, répondit le Roi, que vous n'avez attaché la vertu des femmes qu'à une choſe, où vous avez encore moins conſulté la vertu, que vos intérêts & votre eſprit de domination : car ſi c'eſt une vertu que de s'abſtenir de ce que vous leur défendez, pourquoi vous le permettez-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas déshonorés d'une faute qui déshonore vos complices, qui n'y tomberoient ſouvent point, ſi vous n'emploïez toute ſorte de ſoins & d'artifices pour les ſédui-

re? C'est vous qui les rendez coupables, & vous ne voulez pas l'être; ce sont vos fautes qui les déshonorent, & vous ne voulez pas être déshonorés: il n'y a rien de plus injuste. Peut-être pensez-vous, dit le Roi, en regardant le Prince de FELICIE, le Duc d'EERHART & le Prince de FRYCORE, que ce discours ne me sied point, à moi qui ai jetté par une fenêtre une Maitresse qui m'étoit infidelle: mais malgré le tempérament violent que vous me connoissez, je vous proteste que si elle m'avoit avoüé qu'un nouveau goût la portoit à me quitter, je le lui aurois pardonné; & qu'en la jettant par la fenêtre, je n'étois irrité que de sa perfidie, & non de ce qui peut être appellé un écart en amour. VOTRE MAJESTE' nous permettra de lui remontrer, dirent

utenant Criminel & quel-
ns des Magiſtrats, que c'eſt
ément ce qui nous irrite
: nos femmes : elles nous
omis ce qu'elles ne nous
nt point ; elles nous careſ-
elles font les vertueuſes,
'elles nous trahiſſent ; n'eſt-
; perfidie ? Il faut bien diſ-
r, reprit le Roi, entre une
& une maitreſſe. Une mai-
peut vous quitter quand il
ût, elle n'eſt pas obligée de
avec vous ; c'eſt perfidie que
s tromper, rien ne l'y obli-
ais une femme eſt liée avec
& liée pour toujours ; avec
qu'on l'a peut-être forcée
ſer contre ſon inclination,
i avez avec elle des manie-
i la détachent malgré qu'-
ı ait. Que voulez-vous qu'-
ſſe ? Elle ne peut vous quit-
a nature a ſes droits, le

cœür en veut joüir ; un autre que vous lui plaît, elle trouve avec lui les douceurs qu'elle devroit goûter avec vous, & qu'elle n'y trouve point ; elle se livre, elle a la bonté de vous le cacher, elle vous craint, elle veut vous épargner l'injustice de la punir de vos propres défauts ; voüs lui reprocheriez qu'elle ne vous aime pas, lorsque vous ne faites rien pour vous rendre aimable ; vous seriez bouru, colére, emporté, chagrin, elle redouble de soins pour vous cacher ce qui pourroit vous déplaire ; vous appellez cela perfidie ? Ce n'est qu'une prudente dissimulation, moins criminelle que ne seroit l'imprudence. S'il y a de la perfidie, ce n'est qu'une perfidie nécessitée, qui vient d'une crainte ou d'une bonté dont vous devez leur tenir compte. Si cela est ainsi que V o-

TRE MAJESTE' le dit, & qu'on doit en convenir, répondit le Président, il faut convenir que ce sont les liens du mariage indissoluble qui obligent les femmes à cette perfidie; & qu'ainsi il seroit à souhaiter que les Loix que le feu Duc de FELICIE a établies à l'égard du mariage, fussent aussi établies dans ce Roïaume. Peut-être cela se fera-t-il quelque jour, dit le Roi. Nous les enregistrerions de bon cœur, dit le Sous-doïen des Conseillers, qui avoit le cœur navré de ce que sa bossuë étoit encore devenuë boiteuse. En vérité, dit le Prince d'ERHART, n'est-ce pas injustice que d'aimer ce qui n'est point aimable? & l'exiger, n'est-ce pas prétendre l'impossible? Lorsqu'une femme hautaine, chagrine ou avare rend sa maison désagréable à son mari, se croit-il coupable

de ſe faire ailleurs un attachement qui l'en conſole ? Point du tout. Il en rejette la faute ſur ſa femme. Avoüons-le de bonne-foi, MESSIEURS, les femmes n'ont que trop ſouvent ſujet de juſtifier de même leur conduite. Ce n'eſt pas que le Roi veüille déclarer innocentes celles qui manquent aux engagemens qu'elles ont pris, ou qui même n'ont pas aſſez de courage pour ſacrifier une tendreſſe de cœur aux égards qu'elles doivent à leur réputation, & au reſpect qu'elles doivent au nom de leur mari;elles ſont coupables ſans doute : mais ne doit-on pas excuſer leurs foibleſſes ? Ne devons-nous pas leur pardonner des fautes dont nous ſommes toujours les complices ? Et ſi manquer à leurs engagemens eſt un crime, pour quel autre crime le ſabot feroit-il boiter leurs

me, n'y avez-vous jamais manqué ? Comment, MONSIEUR, répondit le Gouverneur, manquer à la probité ? Ne vous fâchez pas, Monsieur le Gouverneur, reprit le Prince. Vous souvient-t-il d'*Everyville*, où vous étiez en garnison ? Vous souvient-il qu'il y avoit dans cette Ville une fort jolie fille que vous avez mariée à un Suisse, après lui avoit fait espérer pendant trois ans que vous seriez son époux, & qui sous cette espérance quitta la maison de son pere, pour vous suivre à *Otherstad* ? Vous souvient-il de cette pauvre petite Blonde de *Fulanbourg*, auprès de qui vous feignîtes une passion si vive, que vous parvîntes enfin à vous en faire aimer, & dont la passion pour vous devint si tendre & si sincere, qu'elle a fait le malheur de sa vie ? Je ne vous en dis pas

davantage. C'eſt une autre affaire, répondit le Gouverneur. Si vous croiez, mon Prince, que la galanterie faſſe boiter, vraiment je boiterois. Et qu'ont fait vos femmes, dit le Prince, que des galanteries ? Elles vous ont manqué de foi ; vous en avez manqué à d'autres. Peut-être même y a-t-il pluſieurs femmes parmi celles qui boitent dans le jardin, qui n'ont point manqué à leurs maris, & qui ne boitent que pour quelqu'avanture qui a précédé leur mariage. Mais les maris ſont des tyrans, qui veulent qu'on ſe ſoit conſervé pour eux, lors même qu'on ne les connoiſſoit pas. Si VOTRE MAJESTE' me permet de dire mon ſentiment, interrompit le Prince de FELICIE, je répéterai ce que j'ai déja proposé, qu'elle diſpenſe ces Meſſieurs de l'eſſai du ſabot, aux

conditions qu'avoüant sincérement à leurs femmes qu'ils auroient boité comme elles, s'ils avoient été mis à l'épreuve, ils leur pardonnent de tout leur cœur tout le pafsé, & que se réconciliant parfaitement, on ne songe plus de part & d'autre qu'à remplir avec joïe les devoirs de l'honneur & de l'amitié. L'amour même s'y joindra, pourvû qu'on soit attentif à chercher réciproquement à se plaire. Si quelqu'un n'est pas dans ces dispositions, VOTRE MAJESTÉ peut sur le champ lui faire faire l'essai du sabot, & même le lui faire faire des deux pieds. Tous ceux qui étoient présens, applaudirent à la proposition du Prince de FELICIE. C'est-là où le Roi vouloit les réduire. Il leur fit donc promettre qu'ils se réconcilieroient si parfaitement avec leurs

femmes, qu'ils ne leur donneroient aucun déſagrément au ſujet du paſsé ; & les aſſura que ſi quelqu'un d'eux y manquoit, non-ſeulement on le feroit boiter des deux jambes, mais qu'il ſeroit même plus ſévérement puni, s'il en étoit beſoin.

On détacha quelques Magiſtrats de ceux qui avoient l'honneur d'être à la table du Roi, pour aller informer les autres tables de la réſoluion qu'on venoit d'y prendre. On envoïa même en inſtruire ceux qui étoient dans la cour. Tout le monde acquieſça à ces réſolutions, excepté quatre ou cinq hommes du bas peuple. Ils crurent leur honneur outragé, & jurerent qu'ils caſſeroient les bras & les jambes à leurs femmes. Rien n'étoit plus plaiſant que de voir les exclamations qu'ils faiſoient au ſujet de

leur honneur. On eut beau les menacer du ſabot, leurs voiſins eurent beau leur faire des remontrances; ils dirent que quand ils devroient boiter des deux jambes, que quand le Roi devroit les faire pendre, ils ne ſouffriroient pas que leurs femmes les euſſent ainſi *affrontés*, ſans les en punir. Ils traiterent leurs voiſins de lâches, qui n'avoient pas plus d'honneur que s'ils étoient des gens de condition. Enfin, on fut obligé d'aller chercher le ſabot, croïant par-là les mettre à la raiſon. On le fit eſſaïer des deux côtés aux deux plus réſolus. Ils boiterent ſi bas, que quand ils faiſoient un pas d'un côté, ils avoient peine à ſe redreſſer de l'autre. Cependant ils juroient toujours qu'ils vengeroient leur honneur outragé, & que dès qu'ils tiendroient leurs femmes

chez

chez eux, ils les tüeroient, ou du moins les battroient tant, qu'elles n'en échapperoient pas. On informa le Roi de leur folie. On les fit mettre en prison, dans le dessein de les bannir comme perturbateurs du repos public, avec défense de rentrer dans *Alburgetstad*, sur peine de la vie. Pour les trois autres, dès qu'ils virent boiter leurs camarades, ils promirent tout ce qu'on voulut.

Alors le Roi fit donner ordre d'avertir la garnison, qui étoit toujours sous les armes, de faire une nouvelle & double décharge au signal d'une santé qu'il devoit bien-tôt boire. Peu de tems après, aïant demandé un grand verre, SA MAJESTE' fit dire à toutes les tables qu'elle portoit *la santé des Boiteuses & Boiteux qui vouloient marcher droit*. On la but au bruit d'une double décharge de

mousquéterie, suivie des fanfares des trompettes, du bruit des tambours, des fifres, des tymbaliers & des hautbois. Enfin la gaïeté aïant banni l'humeur noire, le Roi proposa de faire rentrer les boiteuses, & que la réconciliation fût publique. Les maris y consentirent. Tout se passa si bien, que celles qui n'avoient jamais aimé leurs maris, conçurent dans ce moment-là pour eux plus, ou du moins autant d'amour qu'elles en eussent jamais senti pour un amant; & que celles qui les avoient aimés, sentirent la tendresse se renouveller dans leur cœur. Il n'y eut que le Gouverneur & le Lieutenant Général qui au premier instant firent chacun une grimace si extraordinaire, que le Roi & le Prince de FELICIE eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire.

Pour confirmer un oubli nécessaire, & l'entretenir en prolongeant la joïe, le Roi voulut que la journée finît par un bal. On fit passer les hautbois dans le jardin, où on ordonna des illuminations. On envoïa chercher les violons pour le sallon & les appartemens. Le peuple eut la permission d'entrer partout. Le Roi se fit reporter dans sa chambre, où les Princes & le Duc le suivirent, & où ils passerent la nuit à s'entretenir du plaisir qu'ils auroient à raconter à BITITIBI toutes les singularités de cette journée.

On dormit le dendemain, pour se dédommager de la veille. Il y a lieu de croire que si en scellant la réconciliation, les maris n'eurent pas pour leurs femmes toute l'ardeur des amans, les femmes marquerent à leurs maris toute la tendresse des maitresses. La pru-

dence vouloit qu'elles n'oubliassent rien pour convaincre de la sincérité de leur repentir.

Cependant pour empêcher de croire que le Roi n'avoit regardé le libertinage des femmes que comme un jeu, & non pas comme un crime qui les déshonoroit, quelque peu vertueux que fussent d'ailleurs leurs maris ; & qu'on n'interprétât ainsi au désavantage de la vertu ce que SA MAJESTE' n'avoit dit & fait que pour prévenir les suites d'une injure dont au fonds la blessure est peut-être incurable; ce Prince fit inviter à dîner les quatre femmes qui n'avoient point boité. Il fit aussi inviter leurs maris, quoique deux des quatre fussent de la plus simple bourgeoisie. Le Roi & le Prince de FELICIE dînerent avec les femmes ; honneur qu'il ne fit depuis ce jour-là à aucune

autre, pas même à la Gouvernante, à qui le chagrin, le dépit ou la fatigue firent garder le lit jusques au départ du Roi. Le Duc d'EERHART & le Prince de FRYCORE eurent à leur table les quatre maris. On ne peut s'imaginer la joïe que ces quatre couples ressentirent de l'honneur qu'ils reçurent, combien ces femmes se félicitoient intérieurement d'avoir été sages, combien les maris se glorifioient aussi intérieurement de l'honneur que la vertu de leurs femmes leur procuroit, & combien cette distinction redoubla dans leurs cœurs leur amour & leur confiance pour elles. En faisant ce qu'on doit pour rendre heureux ceux avec qui on a à vivre, c'est travailler à son propre bonheur. Le Roi ne se contenta pas de cette marque de distinction; il but

en général *à la ſanté des femmes qui n'avoient rien fait qui dût les faire boiter ;* & enſuite il but à la ſanté de chacune des quatre qui avoient l'honneur d'être à table avec SA MAJESTÉ, & à chacune de ces ſantés la garniſon qui étoit par ſes ordres ſous les armes dans la place du Gouvernement, fit une décharge à laquelle répondit tout le canon des remparts.

Après le dîner, le Roi qui avoit eu la bonté de dire mille choſes obligeantes tant aux quatre maris, qu'aux quatre femmes, ajouta qu'il y avoit deux choſes ſur leſquelles il vouloit être éclairci. L'une, dit-il, en s'adreſſant au mari de la plus belle, c'eſt de ſçavoir pourquoi vous ne vivez pas avec votre femme, qui eſt ſans contredit la plus belle femme de la Ville, & que l'épreu-

ve du ſabot a fait voir auſſi ſage qu'on peut le ſouhaiter. SIRE, répondit cet homme, j'oſe aſſurer VOTRE MAJESTE' qu'il n'y a point de femme dans le monde que j'eſtime plus que la mienne; je reconnois en elle toutes les grandes qualités qui méritent une véritable eſtime: quoiqu'il y ait du tems que je ſois ſon époux, je la trouve encore ſi belle, que quand je la regarde avec attention, je ſens dans mon cœur des tranſports d'amour qu'il m'afflige de réprimer; je m'en ſuis ſéparé, pour la rendre heureuſe, ou du moins moins malheureuſe, en ne la troublant plus par la préſence d'un homme dont le caractere n'a pu mériter un amour aſſez tendre pour vaincre en elle une incompatibilité d'humeur qui me faiſoit extrêmement ſouffrir. Si cela eſt ainſi, dit FORTE-

SERRE, vous avez raiſon de vous être ſéparés. Les premiers ſoins, & la complaiſance la plus vive doivent ſans doute venir d'abord de l'époux; mais ſi le cœur de la femme n'y répond pas, le lien du mariage devient un eſclavage pénible, où la différence de l'humeur ternit la joïe, & augmente les peines. Avec une femme vertueuſe, un mari qui n'en eſt pas aimé, peut être extrêmement à plaindre, & elle devient à plaindre elle-même. Cette belle femme ne put alors retenir ſes larmes. Vous les donnez, lui dit ſon mari d'un ton pénétré de douleur, vous les donnez au regret de ne pouvoir m'aimer; c'eſt votre vertu qui vous les fait répandre, & non l'amour. J'en donne tous les jours au regret de n'avoir pû le mériter. Il ſe retira dans l'embraſure d'une fenêtre en finiſſant ces

mots, pour cacher une émotion qui lui alloit aussi coûter des pleurs. Voilà deux personnes que je plains extrêmement, dit le Roi; mais c'est d'eux seuls que peut venir le remede. Rien ne me convainc mieux de la sagesse des Loix du feu Duc de FELICIE concernant le mariage.

Pour vous, MONSIEUR, dit-il, en s'adressant à celui qui avoit épousé à l'âge de cinquante ans une très-belle fille, qui n'en avoit pas vingt, dites-moi, je vous prie, comment malgré la différence de l'âge, & dans huit ans de mariage, vous avez pû vous conserver la fidélité d'une femme aussi belle & aussi aimable. SIRE, répondit cet homme, je ne puis l'attribuer qu'à sa vertu & à mon bonheur. Si j'y ai contribué, ce ne peut être que par le soin que j'ai eu de me montrer tel

avant le mariage, qu'elle m'a toujours trouvé depuis; ou plus attentif encore à lui plaire. SIRE, dit la femme, je puis rendre à VOTRE MAJESTÉ un meilleur compte que mon mari. J'ai toujours crû, il est vrai, qu'une femme devoit se respecter assez pour ne rien faire qu'elle pût se reprocher; mais malgré cela j'aurois peut-être boité comme une autre, si j'eusse fait mon choix avec moins de précaution que je n'ai fait. Lorsqu'il me recherchoit en mariage, il y avoit trois ou quatre jeunes gens qui me faisoient le même honneur. Ils m'aimoient tous autant qu'on le dit ordinairement, au moins vouloient-ils me le faire croire. J'étois à leurs yeux une personne accomplie; il n'y avoit que lui qui me trouvoit des défauts, & qui osoit m'en parler. Cela me déplut d'abord; je lui dis

un jour pourquoi il vouloit m'épouser, puisqu'il me trouvoit des défauts. C'est, me répondit-il, en relâchant un peu de sa sincérité, que je vous en trouve moins qu'à une autre, & que je vous aime assez pour souhaiter que vous n'en aïez point du tout, si cela est possible. Je fis alors cette réflexion, que puisqu'il connoissoit mes défauts, qu'il avoit le courage de m'en avertir, & qu'il avoit pour moi des empressemens aussi vifs, & des attentions aussi délicates, & même plus délicates que les autres, il falloit qu'il m'aimât le plus parfaitement; qu'il n'étoit ni flateur, ni trop aveugle; qu'ainsi je ne pouvois mieux faire que de l'épouser. Son attachement ne s'est point démenti; je serois bien indigne si je manquois à celui que je lui dois. Voilà des époux, dit le Duc d'EERHART,

qui n'ont pas beſoin des Loix du feu Duc de FELICIE. Auſſi ces Loix-là, reprit le Roi, ne les oblige-t-elles pas à ſe ſéparer. Je voudrois bien que les deux premiers fuſſent auſſi raiſonnables. Pourquoi n'être vertueux qu'à moitié? SIRE, répondirent-ils, en ſe rapprochant du Roi, nous venons de prendre une ferme réſolution de mettre dans notre union tant d'attention & de complaiſance, que nous nous réuniſſons aujourd'hui, pour ne nous ſéparer jamais. Je le ſouhaite de tout mon cœur, dit FORTESERRE; je veux ſçavoir ce qui en ſera; je donnerai ordre qu'on m'en informe.

Après les avoir aſſuré tous de ſa protection, fait un préſent de ginguets d'or aux hommes, & promis aux femmes de leur envoïer à chacune un diamant, qui

ſeroit en même-tems le ſymbole de leur vertu, & une marque de ſon eſtime; ce Grand Roi avant que de les congédier, voulut les honorer, ou plutôt honorer en elles la vertu, en leur donnant à chacune un baiſer. Je me ferai honneur, leur dit-il, du baiſer que je vous donne; qui peut ſe vanter d'avoir donné dans ſa vie un baiſer à quatre femmes telles que vous? Toutes ces diſtinctions exciterent vivement l'envie des Boiteuſes, qui s'en trouvoient très-mortifiées; mais ce fut un excellent exemple pour les filles qui n'avoient encore rien fait pour boiter. L'ignominie des unes, l'honneur que reçurent les autres empêcha de tomber plusieurs filles qui étoient ſur le bord du précipice, & qui ſans cet éguillon de la vanité, auroient peut-être boité des deux jambes.

Cependant les boiteuses, jaloufes même des filles qui ne boitoient pas, porterent les jeunes gens de la Ville à présenter au Roi une Requête, pour qu'il plût à SA MAJESTE' de faire passer toutes les filles de la Ville par l'épreuve du sabot. Mais le Roi craignant que cela n'empêchât trop de mariages, refusa, sans en dire la raison. On la devina sans beaucoup de peine.

Deux jours après FORTE-SERRE, extrêmement ennuïé à *Alburgetstad*, malgré les scenes qu'il s'y étoit données, en partit pour BITITIBI. Son genou étoit encore si foible, qu'il ne pouvoit marcher que lentement, & qu'avec beaucoup de précaution. On craignoit les accidens de la chaise de poste. On disoit même que le seul mouvement seroit très-nuisible; mais on prit

toutes les précautions dont on put s'aviser, & il arriva enfin trois jours après dans le lieu charmant où étoit sa chere Princesse de BLANCHEBRUNE. Elle avoit été informée du départ de FORTESERRE par un Courier dépêché deux jours auparavant. TITI en avoit été informé de même, & la joïe étoit grande dans les deux Cours, par l'espérance de leur prompte réünion.

FORTESERRE qui ne vouloit pas retarder la joïe que TITI auroit de revoir sa chere BIBI, ne resta qu'un jour à BITITIBI, où on ne laissa que le seul Capitaine POPRAU. La vie qu'on avoit mené dans cette maison avoit été si douce, qu'il ne falloit pas des motifs moins pressans pour se résoudre à la quitter. Madame ABOR, surtout, sentoit

une peine infinie. Elle avoit assez de raison pour suivre son mari & sa fille, mais elle n'en avoit pas assez pour se mettre au-dessus des inconvéniens du nouveau genre de vie qu'elle alloit mener ; du moins cela lui coûtoit des efforts pénibles. L'ambition de voir BIBI Reine, ne la dédommageoit point, parce qu'elle connoissoit la vanité des grandeurs humaines. Elle sçavoit qu'elles ne rendent souvent heureux que dans l'imagination des autres. Mais elle sçavoit que la tendresse de TITI étoit nécessaire au bonheur de sa chere fille ; elle étoit trop bonne mere pour vouloir le troubler, & femme trop attachée à son mari pour s'exposer à lui déplaire. Elle eut à ce sujet une longue conversation avec la Fée DIAMANTINE qui vint souper à BITITIBI la veille de

leur départ. La Fée lui donna diverses instructions sur la maniere dont elle devoit se conduire à la Cour. Les principales furent : De ne se mêler jamais de rien ; de ne demander aucune grace ni au Roi, ni à ses Ministres ; de leur donner seulement, mais sans aucune sollicitation, les Placets ou les Mémoires, dont elle ne pourroit quelquefois se dispenser de se charger ; & de se méfier extrêmement de toutes les femmes de la Cour, qui auroient pour elle des empressemens extraordinaires.

La Fée ne soupa pas seulement à BITITIBI, mais elle y resta jusqu'à ce qu'elle les eut vû monter en carosse, après leur avoir donné mille nouvelles assurances de la continuation de son amitié.

Le Roi & les Princesses furent huit jours & demi en chemin.

On marchoit à petites journées, non-seulement parce que leur suite étoit nombreuse, mais parce qu'effectivement les mouvemens de la chaise de poste avoient renouvellé au Roi les douleurs de son genou. On n'eut de peine dans ce voïage, que celle qui venoit de la crainte qu'il ne fût nuisible à ce Prince, & de l'empressement qu'on avoit d'être auprès de TITI. La conversation y fut toujours légére, badine & variée. Chaque soir le Roi nommoit ceux & celles qui devoient prendre place dans son carosse, ou qui devoient occuper les autres. Il diversifioit ainsi, comme il le jugeoit à propos, la compagnie de chaque jour, quelquefois même celle du matin & de l'après-midi. Ce qui s'étoit dit, servoit à égaïer la conversation générale du soir ou du dîner. La Princesse

GRACILIE se promenoit un jour avec BIBI, la jeune GRANATIS, le Prince de FELICIE & le Prince de FRYCORE, dans une saussaïe voisine de la maison où on avoit dîné, chacun erroit à l'avanture, tantôt ensemble, tantôt séparément; GRACILIE seule, peu loin du Prince de FELICIE, lui demanda du tabac de sa belle tabatiere. Il l'ouvrit & la présenta à la Princesse, qui après avoir pris du tabac, prit la tabatiere pour la considérer. Après l'avoir considéré quelque tems, elle fit un petit écart à gauche, & se tourna pour l'ouvrir promptement en cachette, & voir ce qui en arriveroit. Tout le tabac se répandit. Le Prince de FELICIE, qui s'étoit douté de quelque chose, & qui du coin de l'œil avoit épié la Princesse, vint alors tout près d'elle en baif-

ſant les yeux pour y cacher la joïe qui y éclatoit malgré lui ; il tira ſon mouchoir, & ſans proférer un ſeul mot, eſſuïa promptement une longue traînée de tabac qui étoit ſur la robe de GRACILIE. Elle étoit devenuë plus rouge que du feu, & lui rendit la tabatiere ſans oſer auſſi lui parler. Aïez la bonté, MADAME, dit le Prince, de conſidérer le rubis balais qui y brilla dès le premier jour, & qui efface tous les autres diamans par ſa beauté, & de vouloir bien le comparer avec celui de votre bague. La Princeſſe le fit, & les trouva ſi ſemblables, qu'elle y crut entendre un myſtere qui s'expliquoit favorablement pour elle & pour le Prince. Elle lui rendit cependant la tabatiere, ſans lui rien dire ; leurs regards ſe rencontrerent alors, & reſterent fixés quelques mo-

mens. Qu'ils se dirent de choses sans parler ! quelle effusion de cœur ! que de douceurs ! que de sensibilité ! que de charmes se communiquerent à leurs ames ! qu'ils éprouverent parfaitement qu'il peut y avoir entre des êtres sensibles une communication de sentimens, dont ils se pénétrent en un instant d'une maniere plus vive, plus étenduë, plus touchante, plus persuasive mille fois, & plus élégante, que les plus beaux discours ! Ils ne se parlerent point. Ils se dirent plus de choses qu'on n'en peut exprimer. Tout ce qui peut assurer de la tendresse la plus vive & la plus pure, de la fidélité la plus parfaite ; tout ce qui peut marquer l'état d'une ame ravie, & transportée de son bonheur, leurs yeux se le dirent en un moment, & si bien, qu'ils se bornerent à ce langage.

La joïe dont le cœur du Prince de FELICIE fut pénétré, ranima celle qui lui étoit naturelle. Il redevint vif, enjoüé, charmant, il fit la joïe du reste du voïage. Tout le monde fut surpris de son changement, & BIBI l'en félicita, sans vouloir pénétrer, dit-elle, ce que vous m'avez dit qu'il falloit feindre de ne pénétrer pas.

Le huitiéme jour du voïage, on n'avoit plus que trois heures de chemin à faire pour arriver auprès de TITI; la joïe redoubloit dans tous les cœurs, lorsqu'on vit paroître un nuage si épais, qu'on pouvoit dire à la lettre que le soleil en étoit éclipsé. On craignoit un orage affreux; les gardes qui accompagnoient le Roi de FORTESERRE, & tout ce qu'il y avoit de gens à cheval avoient déja déploïé leurs manteaux, & le

peuple qui étoit ſorti en foule hors de la Ville, s'attendoit à être inondé. Le nuage baiſſoit, & l'obſcurité augmentoit ſans ceſſe. Nous allons être ſubmergées, diſoient les Princeſſes, notre entrée ne ſera guéres brillante. BIBI en étoit fâchée : elle craignoit preſque que cela ne fût un mauvais augure. Cependant une odeur délicieuſe parfumoit l'air; & on vit tomber de petits flocons blancs, que tout le monde prit pour de la neige. C'étoit des fleurs d'oranges, de citrons, de jaſmins, de violettes, de muguets, de giroflées, d'œillets, de tubereuſes même, & autres ſemblables, qui continuerent de tomber ainſi juſques à l'arrivée du Roi de FORTESERRE dans la Capitale, ou plutôt juſques à l'arrivée de BIBI; car c'étoit pour en marquer le jour par quelque choſe de mer-

veilleux, que DIAMANTINE avoit envoïé ce nuage. Les toits de toutes les maiſons ſe trouverent couverts de fleurs, les rüës en étoient toutes couvertes, & les campagnes à plus de deux lieuës à la ronde. Ces fleurs rappellerent dans l'automne les Zéphirs du printems. Ils ſe divertiſſoient à les tranſporter, tantôt à les amonceler, tantôt à les répandre. L'air en reſta parfumé pendant plus d'un mois. Le peuple regarda cet événement comme un miracle, & le prit pour un heureux préſage.

Fin du troiſiéme Tome.

